le persil

journal inédit, le persil est à la fois parole et silence; ce numéro double contient des textes inédits de Marius Daniel Popescu et le premier numéro du persil, édité en août 2004; un exemplaire coûte 10.- CHF

Le Cri du barbeau
(extraits)

Tu es chez ton oncle qui a huitante-trois ans et demi, vous êtes cinq autour de la table de la terrasse couverte par un toit en tôle ondulée, ta tante fait une pelote de laine du fil bleu qu'elle a reçu en cadeau de ta part. Ta cousine et son mari parlent des travaux qu'ils ont encore à faire à leur garage, ton oncle te montre son vélo posé contre le mur de la maison, il te dit « je ne peux plus monter à vélo, je suis vieux, je vais le donner à mon gendre ». Tu es dans ton pays de là-bas, cinq chats de ton oncle mangent à vos pieds des restes du repas, tu regardes la bicyclette qui est en bon état, tu te souviens du papier jaune reçu dans ta boîte aux lettres de ton pays d'ici, la gendarmerie faisait de la prévention routière, sur l'un de ses côtés il y avait un bonhomme dessiné et dans la bulle qui sortait de sa bouche il disait « Pour ta sécurité et celle du trafic en général, circule avec un vélo bien équipé ! ». Tu sais que ton oncle est malade, il a un problème au cœur, les médecins lui ont dit qu'une de ses valves tient seulement à un fin fil de chair. Il te raconte ses soucis de santé, il n'aime pas que les toubibs lui aient interdit de faire de l'effort physique, il n'a plus le droit de couper des bûches de bois pour le grand poêle de la cuisine, il reconnaît que parfois il a de la peine à marcher. Il n'a jamais laissé ses chats pénétrer dans la maison, ils vivent toujours dehors et quand il fait froid ils dorment dans les remises de bois ou dans la petite cabane à outils. Il a assisté à la naissance de tous les chatons, c'est lui qui leur a préparé leur premier lit, avec des linges propres dans une boîte en carton ou dans un panier en osier, il leur a donné des noms de filles et de garçons, il connaît leurs habitudes, il les regarde et il dit « Marin n'est pas là, il aime aller trouver ses copines, il rentre après deux ou trois jours, il est exténué par sa vadrouille, il mange et il dort vingt-quatre heures d'affilée ». De l'autre côté de la barrière de la terrasse, au milieu de la cour, une grande table est couverte d'une toile cirée couverte de fleurs jaunes et rouges, sur les dossiers des deux bancs qui l'encadrent sont perchées trois poules. De temps en temps, ta tante laisse ses poules sortir de la basse-cour, elle dit « Tant qu'elles ne mangent pas mes fleurs, je les libère pour qu'elles puissent manger nos miettes de pain et les brins d'herbe autour de mes plantes ». Ton oncle a le droit de boire un ou deux verres de vin pendant le repas, vous trinquez en disant « Santé et bonne chance ! », le mari de ta cousine t'invite à la pêche pour le lendemain, sa femme apporte des gâteaux sur la table, ta tante sursaute aux piaillements de quelques poules et aux cris du coq, vous regardez tous vers la basse-cour et l'acacia d'où viennent les bruits des animaux, ta tante dit « C'est les corneilles, il y a un problème avec les corneilles ». Vous voyez trois corneilles qui se battent avec le coq et les poules, elles défendent deux de leurs corneillards qui se sont égarés près de la barrière en bois et ne peuvent pas s'envoler, tu veux aller attraper les petites corneilles et les emmener dans le petit bois qui longe la rivière, à une centaine de mètres de votre table, ton oncle se lève et il te fait signe de la main de ne pas bouger, il dit « Je vais m'en occuper ». Vous le regardez pendant quelques secondes, il passe dans la basse-cour, il attrape les corneillards, il les tue, il les jette dans le seau des résidus ménagers, il revient vers la maison, il lave ses

mains au lavabo accroché au mur, il s'approche de la table, il prend place sur sa chaise en disant « C'est bon, c'est fini ». Il n'y a plus de bruits de bagarre entre les poules, le coq et les corneilles. Ta tante remercie son mari, elle dit « Ces corneilles nous piquent des poussins », ta cousine te sert du vin fait avec les raisins de la vigne de ton oncle, les trois poules ne sont plus sur les dossiers des bancs.

Tu demandes à ton oncle des nouvelles des gens de la rue de ton enfance, il connaît les histoires de tous ceux qui ont grandi avec toi et celles de leurs parents, il dit « Nicou, tu te souviens de Nicou qui était plus jeune que toi, il avait cinq ou six ans de moins que toi, il était très gentil et respectueux, il allait bien à l'école, il habitait vers le pont des chemins de fer, eh, voilà, Nicou s'est suicidé, ils l'ont trouvé pendu dans le galetas, il avait à peine quarante ans, il n'était pas marié, ils disent que c'était à cause d'une histoire d'amour, moi, je ne crois pas ».

« Valeria, elle n'a plus ses parents, elle habite seule à trois maisons de la mienne, elle a une année ou deux de plus que toi, tu lui courais après quand vous étiez à l'école primaire, elle est divorcée depuis longtemps, tu connais son histoire, elle est maintenant amoureuse du voisin qui habite en face de chez elle, tu le connais bien, c'est Anton, vous jouiez ensemble au foot, sa sœur est partie depuis longtemps en Espagne, elle s'est mariée là-bas, elle a deux enfants. »

Ta tante est en train de commencer sa deuxième pelote de fil bleu, elle te demande comment ça va avec ton travail de colleur d'affiches, tu te souviens que la dernière photo publicitaire que tu as posée dans la ville montrait la terrasse d'un restaurant où les clients et les serveurs étaient tous en chaise roulante, tu ne veux pas lui parler de cette publicité d'une fondation qui aide les personnes paraplégiques, tu lui dis « Tout va bien avec mon boulot, j'ai une grande expérience dans cette entreprise, l'année passée j'ai fait trente ans de boîte, ils m'ont récompensé, ils m'ont donné un salaire mensuel comme gratification. ». Elle travaille avec ses mains, elle enroule du fil bleu dans la seconde pelote, elle dit « C'est bien, il ne faut pas avoir des problèmes au travail tu dois continuer comme ça, tu as encore une fille aux études, chez nous les gens ne veulent plus travailler la terre, nous ne trouvons plus des ouvriers journaliers pour labourer notre vigne, plus personne n'accepte de labourer avec la houe, si tu trouves quelqu'un qui fait bien ce travail il te demande le salaire d'un directeur, il veut aussi avoir trois repas par jour, son litre de rouge et encore son paquet de cigarettes. »

Ta cousine se lève et s'adresse à ses parents « Je vais vous apporter les médicaments, c'est l'heure pour les prendre », elle entre dans la cuisine qu'elle traverse pour arriver dans leur chambre, elle retourne vers vous avec deux boîtes de biscuits remplies de médicaments, elle vous les montre et elle les pose entre les assiettes et les verres, ton oncle rigole, il dit « Ce sont les biscuits de ma femme et les miens, nous finissons chaque repas avec des pilules de biscuits ». Le mari de ta cousine remplit deux verres d'eau pour ses beaux-parents, il dit « Après les biscuits, votre fille va vous donner le droit de boire encore un petit verre de votre vin », ton oncle tend sa main vers ta cousine qui lui met dans sa paume sept pastilles colorées, il les amène à sa bouche, il les avale, boit le verre d'eau et dit « Merci, mon beau-fils, encore un petit verre de vin et je vais faire la sieste ». Ta tante critique son mari « Il oublie de prendre ses médicaments, je lui ai dit plusieurs fois qu'il doit penser sans arrêt à ses médicaments, nous sommes vieux et malades, sans les médicaments nous sommes foutus ».

Le voisin de ton oncle commence des travaux dans sa cour, vous entendez des bruits de pièces métalliques qui se cognent et les voix de trois hommes qui parlent fort. Les chats font la sieste dans plusieurs coins de la terrasse, le mari de ta cousine a pour toi une canne à pêche toute neuve, il te dit que le moulinet est l'un des plus performants, il a même mis du fil de 0,25 millimètres, il dit « il faut que tu mettes le flotteur, les hameçons et un peu de plomb ». Ta tante aime que son beau-fils lui apporte des poissons qu'il a lui-même pêchés, une assiette pleine de gardons fait un repas pour elle et son mari, parfois elle reçoit une belle carpe, quand il n'attrape rien au lac où il va, elle n'est pas triste, elle lui dit « C'est pas grave, au moins tu t'es amusé dans la nature, la prochaine fois tu auras beaucoup de touches ».

Vous parlez d'Aurel, plus âgé que ton oncle qui le respectait pour leurs dix ans de différence d'âge et à cause du fort caractère qu'avait ce géant haut de plus de deux mètres et qui pesait cent-vingt kilos d'os et de muscles vigoureux. Il marchait toujours au milieu de la chaussée, il avançait lentement avec des pas qui semblaient remettre en place les pavés de la route, quand tu étais gosse, tu restais bouche-bée en le voyant, il passait vers la ville en saluant les gens dans leur cour. Ton oncle te dit que ce voisin de rue est décédé une dizaine d'années en arrière « Il était encore en bonne forme, il allait deux fois par semaine au marché, à pied. » La femme d'Aurel était petite et mince et quand tu les voyais ensemble elle te paraissait comme sa poupée. Elle vendait des fleurs, au

le persil

journal inédit, avec des textes d'un seul auteur, le persil est à la fois parole et silence; le persil est un journal qui cultive le goût de la cuisine des mots de chaque jour; ce premier numéro coûte FRS. 5.-

le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil journal le persil

persil postal

En bref, nous pouvons remercier et dire au revoir aux postiers à pied ou sur roues.

Malgré le fait que nous nous sommes déjà habitués au rythme et à l'ampleur des changements au sein de la Poste, notre géant jaune continue à nous surprendre: ses plus hauts responsables ont créé le C.T.A., qui signifie Centre de Tri Aérien. **La Poste a repris les avions surnuméraires de chez Swiss** et a créé une nouvelle formule de livraison de notre correspondance: les lettres et les colis seront dorénavant triés en vol et en altitude et le courrier sera livré par parachutes spéciaux qui seront largués par n'importe quel temps à partir de ces révolutionnaires C.T.A. Pour que ce défi se réalise, les propriétaires des immeubles et les gérances seront obligés de construire des bacs à sable standardisés dans lesquels la correspondance atterrira grâce aux systèmes de visée au laser et à l'infrarouge, utilisés par l'armée. **De cette manière, l'obsolète métier de postier sera révolu et les concierges feront le peu de travail qui reste: aller au bac à sable, prendre le sac de courrier attaché au parachute, l'ouvrir, sortir le contenu et le porter à nos boîtes à lettres.** Une unité C.T.A. aura à son bord une quinzaine d'employés postaux et ceux-ci auront le droit d'ajouter, à leur temps de travail, les miles qu'ils pourront faire valoir chez Swiss. Par dessus le marché, les lettres désignées comme "prioritaires" seront surclassées par les lettres "Commando" que les C.T.A. les plus rapides parachuteront jour et nuit. Ces Centres de Tri Aérien pourront en outre livrer des frigos, des cuisinières, des chaises-longues et même des motocyclettes chromées. Les dégâts collatéraux de ces largages civils seront pris en charge par l'assurance ménage des concierges. Les unités C.T.A. pourront être alimentées en vol par des avions-citernes loués à l'année. Les pilotes et les copilotes des C.T.A. essayeront de se surpasser en livrant les lettres et les colis aussi vite que le temps pris par le voyage, en heure de pointe, d'un e-mail. **L'un des avantages de cette nouvelle formule est que les lettres d'anniverssaire pourront choir du ciel par le truchement d'un parachute muni de feux d'artifices.** Les plus heureux seront les enfants.

Il est vrai que ce changement de nos habitudes ne se fera pas sans heurts. D'ores et déjà, plusieurs oppositions au projet se sont manifestées. Les plus farouches opposants sont les médecins: **ils envisagent que les gens vont beaucoup plus regarder vers le haut et ils craignent une épidémie de bouche bée.**

hors taxes

Vous êtes plus beaux que le mot beauté, et vous ne me croyez pas, vous croyez le mot beauté; la beauté n'a rien à voir avec vous, avec moi ou avec Dieu. Elle est quelque chose qui n'est pas d'ici - elle est en visite chez nous.

made in rue floréal

**pendant qu'elle me parle, sa jambe gauche
dans la salle de bain, l'autre jambe
autour de mon cou, un gang de serpents
domestiqués vadrouille dans le lit où je vois
leurs éclaireurs descendre sur le parquet,
certains sont montés sur ma chaise et elle
me parle toujours comme une montagne
boisée qui saute dans toute la farine de la ville,
les draps du lit palpitent et se déchirent
en électrons,**

**elle fait venir, sur l'oreiller, la jambe de la salle de bain
puis commence à pratiquer du ski avec ses lèvres sur
mon front, les serpents sont en train de se noyer
dans ma salive, ils quittent le lit et partent sur la téloche,
dans le bistrot d'en face trois postiers boivent du café,
sa jambe droite tangente à mes mâchoires, l'autre jambe
en l'air comme une bougie pyramidale, je veux sortir
du lit et elle qui parle "voilà, sur cette photo, ça, c'est moi et ça,
c'est mon sac d'école", les serpents s'amusent et ils m'écrivent
sur le parquet, en faisant des lettres de leur corps:**

**"il faut que tu lui dises que la boîte à lettres déborde de
courrier".**

l'instantané

il pose par terre son sac à dos et s'assoit sur le banc, ouvre la fermeture éclair d'une des poches du bagage, sort de l'intérieur un berlingot rempli de jus de pomme, détache de la boîte en carton le cellophane dans lequel est emballée la paille courbée, en plastique, déchire un coin du cellophane, extrait la paille à l'aide de ses doigts, perce avec elle le rond brillant, porte le jus à sa bouche, prend entre ses lèvres le bout libre de la paille et boit.

noir, au marché du centre-ville, elle était très contente si elle rentrait à la maison avec l'argent de deux ou trois bouquets faits avec les fleurs de son jardin. Ton oncle dit « Il avait travaillé vingt ans aux chemins de fer de la région, ils l'ont foutu dehors parce qu'il faisait des conneries et il les injuriait quand il buvait un verre de trop ». A presque huitante ans, Aurel a mal fini. Il avait un troupeau de quinze chèvres et il passait son temps avec elles sur les collines environnantes, leurs fils aîné était loin de la maison, l'autre fils approchait la quarantaine, n'était pas marié et habitait toujours avec eux. Un soir du début de l'automne, Aurel s'est disputé avec sa femme dans leur cuisine, ils étaient seuls au repas et Aurel avait pas mal bu du vin qu'il avait acheté dans le voisinage. Sa femme ne lui disait pas grand-chose, elle ne comprenait pas quelle sorte de mouche avait piqué son mari, elle est allée au lit en disant « Il n'y a pas de problème, demain tu vas avec tes chèvres sur les collines et tu vas te calmer. » Ce soir-là, Aurel a décidé de vendre ses chèvres. C'était à deux jours du grand marché de la région. Sa femme a appris la nouvelle seulement quand elle a vu un camion qui rentrait dans leur cour, en reculant, à cinq heures du matin. Son homme dirigeait le chauffeur à l'aide d'une lampe-torche, il était habillé pour la ville, elle a vu le camion s'arrêter à deux pas de l'enclos des animaux. Aurel a chargé ses chèvres une à une sur la plateforme, il n'a pas voulu se faire aider par le camionneur. C'était son dernier quart d'heure passé à la maison. Ils sont partis vingt-cinq kilomètres plus loin, au grand marché de la capitale du district voisin. Il avait tout prévu, il connaissait les responsables des stands réservés aux bestiaux, à l'arrivée au marché ils n'ont eu qu'à décharger les chèvres du camion et à les mettre dans une petite grange où elles avaient à manger et à boire. Aurel était en pleine forme et paraissait tout jeune, il a payé le transport et il est allé tout de suite à l'une des tavernes du marché, il était presque sept heures du matin et il n'y avait pas beaucoup d'acheteurs dans le secteur des animaux. Quand il parlait, Aurel avait le ton d'un porte-voix naturel, on l'entendait facilement à trente mètres. « Une bouteille de gnole de prune pour moi, je suis venu vendre mes chèvres », c'est comme ça qu'il s'est adressé au serveur qui a eu peur en le voyant immense et plein de rides sur le visage. Il a pris sa bouteille et il est allé vers ses chèvres, il buvait au goulot devant son troupeau et il recevait les éventuels acheteurs en les avertissant « Je ne vends pas une chèvre ou deux chèvres, je les vends toutes et c'est seulement toutes que vous pouvez les avoir. » Vers neuf heures, il est allé se payer une autre bouteille de gnole, à cette heure-ci il y avait beaucoup de passants qui regardaient les animaux du marché, la plupart étaient des curieux, seulement deux personnes s'étaient intéressées aux chèvres d'Aurel. C'était un beau jour d'automne, les nuages respectaient les hauteurs de la ville, ils n'entraient pas dans la vue des gens, ils laissaient la lumière courir.

Peu avant midi, avec sa deuxième bouteille de gnole presque vide, Aurel s'est fait interpeller par un homme de son âge, un homme maigre, grand, ridé comme une passoire et sec comme une momie. « Ce sont tes chèvres ? », a entendu Aurel.

Aurel a tout raconté. Depuis presque quinze ans il avait des chèvres, il s'occupait personnellement de leur bien-être, il vivait avec ses chèvres comme elles vivaient avec lui. Il a dit par où il les promenait, ce qu'il leur donnait à manger et à boire, comment il les soignait jour et nuit. Dès qu'il avait pris sa retraite, Aurel était tombé dans les chèvres. Il était content que sa petite famille ait du lait et du fromage de chèvre, il vendait son surplus aux voisins, il avait une activité qu'il aimait, sa femme s'occupait des fleurs et lui des chèvres, ils se voyaient le soir et le matin. Entouré de ses bêtes, sur les collines, il leur parlait de sa vie et il leur inventait des histoires, ses chèvres l'écoutaient tranquillement, il buvait son vin ou sa gnole en leur compagnie, ses chèvres étaient comme ses compagnons, ses amis.

Aurel n'avait pas d'autres amis, à l'époque du parti unique il dénonçait tous ses voisins qui fabriquaient de la gnole dans leur cour avec l'alambic. Il avait été et il restait un insoumis qui croyait bien faire en rapportant aux flics les illégalités qu'il observait, la plupart des gens le respectait mais personne n'osait se confier à lui.

L'homme intéressé par les chèvres avait écouté Aurel en se promenant lentement parmi les animaux, il les caressait sur le dos et sur le front, s'agenouillait et leur grattait le ventre, se relevait et regardait le vendeur qui avait un visage rouge comme la chair de pastèque.

« Combien veux-tu pour tes chèvres ? », a entendu Aurel.

Ils n'ont pas marchandé. Les chèvres d'Aurel sont parties avec leur nouveau propriétaire pour la somme demandée, ils se sont serré la main, Aurel est allé tout de suite à la terrasse de la taverne, il s'est assis sur la chaise d'une table qui était

persil policier

Parmi les dernières nouveautés issues de la technologie de pointe, nous vous citons un produit qui, par ses qualités hors du commun, se place dans la catégorie des fanions de l'industrie helvétique: il s'agit du gyrophare individuel. Fruit de la collaboration entre plusieurs instituts de recherche, breveté au salon des inventions, ce gyrophare personnel a la grandeur d'un dé à coudre et il se fixe sur la tête à l'aide d'une cordelette en titane sur laquelle il peut glisser facilement vers l'une des oreilles du porteur. **Ce type de gyrophare, en plastique coloré bleu, rouge, orange, jaune, vert, violet, brun ou noir,** est pourvu d'une pile garantie pour cinq heures de fonctionnement. L'idée de créer cette merveille qui, en passant, peut être commandée plaquée or ou argent, appartient à un sociologue du pays: il avait constaté que plusieurs individus sont presque chaque jour pressés, agités, stressés, moussés, apeurés, cadenassés, frustrés, congédiés, bifurqués, fatigués, éloignés, entassés, bourrés, drogués, maillés, déshydratés, désemparés, filigranés ou élagués. **A partir de cette remarque, vérifiable quotidiennement par tout un chacun,** le sociologue s'était dit que le besoin d'annoncer la couleur intérieure existait et germait dans la tête de monsieur tout le monde. Le gyrophare individuel peut être utilisé dans l'intimité de la maison ou en public: vous pouvez le porter, enclenché ou pas, quand vous allez promener votre chien ou pendant la pause de midi. Vous pouvez le faire marcher quand vous prenez la douche ou les quatre heures, vous pouvez le brancher pour dépasser un piéton par la droite ou une piétonne par la gauche. **Vous avez le choix:** le faire clignoter en amoureux, l'allumer sous une tente ou dans un préau, l'exhiber devant votre chef, l'utiliser pour mendier ou pour sauter la queue. Vous avez le droit de l'imposer devant les beaux-parents, de le faire s'exprimer dans une cave ou derrière un paravent. Vous avez la possibilité de le faire valoir dans un manoir, devant un crachoir ou au parloir. Vous pouvez le prendre au restaurant, à la plage, au marché et en voyage. **Une chose qui paraît acquise, c'est que le gyrophare individuel va améliorer les relations entre les voisins.** Les polices cantonales se réjouissent de cette réalisation technique et espèrent qu'elle va rendre plus conviviale la relation entre ses agents et la population. L'objet a été conçu dans le plus grand secret et sa commercialisation commencera à partir du premier août prochain. **Son prix, assurance vol comprise, varie entre deux et trois cents francs.** A vous de profiter de ce feu qui clignote en permanence, comme un clin d'oeil ininterrompu adressé aux âmes et aux substances.

donner des coups de boule sur l'axe du volant et que ça klaxonne comme à un mariage

Tu rentrais à la maison peu avant le lever du soleil, tu avais traversé une rue, tu tournais à gauche en regardant le ciel et, en te croisant, il t'a abordé: "vous avez pas une cigarette pour moi, s'il vous plaît?". Tu t'es arrêté et tu l'a regardé dans la lumière des réverbères, il était habillé d'un pantalon brun et d'une chemise blanche, il était plus petit que toi et mince et son visage paraissait bronzé. Tu as sorti le paquet de cigarettes, lui as tendu la main avec le paquet, l'as vu l'ouvrir et prendre une cigarette et tu as allumé ton briquet. Il a dit merci en approchant le bout de sa cigarette de la flamme, tu regardais ses cheveux noirs et ses mains qui entouraient ta main avec le briquet. **Tu avais passé la nuit dans les bars de la ville, il était plus jeune que toi et tu pensais qu'il rentrait de la discothèque.** Il t'a dit de nouveau "merci" et tu lui as demandé: "T'as besoin d'autre chose?". "Je nique Dieu, voilà de quoi j'ai besoin, moi! Dieu a niqué ma vie, je nique Dieu et c'est tout!" a été sa réponse. Vous étiez à deux pas l'un de l'autre, la rue était déserte, tu as sorti le paquet et t'as allumé une cigarette. "C'est quoi le problème, raconte-moi ton problème", as-tu dit. Il fumait et regardait quelque part derrière toi et il t'a répondu "Il n'y a pas de problème, c'est tout simple, Dieu a niqué ma vie et je lui rends la pareille, je nique Dieu, vous comprenez, je nique Dieu qui a niqué ma vie". Il faisait toujours nuit. Tu as fait quelques pas, tu t'es approché de l'entrée d'un immeuble et tu as pris place sur la seule marche, en béton. **Il restait debout et continuait à dire "Je nique Dieu,** c'est la seule chose que je veux faire!" et il parlait en faisant des pas devant toi. Tu ne disais rien, tu l'écoutais et tu fumais et il a pris place à côté de toi. Tu as senti sa chemise qui touchait la tienne, la fumée de sa cigarette se mêlait à la fumée de la tienne, pendant quelques instants il y a eu le silence. "C'est vrai ce que je te dis, c'est vrai que Dieu a niqué ma vie, il faut me croire!". "Je te crois! Raconte-moi comment Dieu a niqué ta vie". Tu avais parlé en regardant ses souliers et ses jambes pliées comme les tiennes et tu te rendais compte qu'il parlait calmement. Tu l'as pris par les épaules, tu l'as serré contre toi et ses paroles tombaient sur l'asphalte: **"Dieu a niqué ma vie, cela s'est passé il y a quatre ans, je nique Dieu, c'est la seule chose qui me reste à faire".**

→

hors taxes

je suis, tu es, il est, elle est, on est chacun un brin de dictionnaire.

l'instantané

elle s'arrête devant la cabine aux parois vitrées, ouvre la porte en la tirant par la poignée, pénètre à l'intérieur, pose son sac à main sur les annuaires de téléphone rangés à sa droite, cherche dans son sac à main le portefeuille, l'ouvre, prend de ses doigts une des cartes plastifiées et l'introduit dans la fente de l'appareil.

libre, il a dit au serveur « Une bonne tranche grillée de cou de porc, avec des haricots ; et une bouteille de vin rouge ». Dès que le serveur s'est éloigné pour passer la commande à la cuisine, Aurel a sorti la petite liasse de billets de banque qu'il avait mise dans la poche intérieure de sa veste, il a compté encore une fois l'argent qu'il avait reçu pour ses chèvres, il a retiré deux billets de cent qu'il a glissés dans la poche de sa chemise. La petite liasse, il l'a remise d'où il l'avait sortie.

Il y avait beaucoup de gens au marché, les allées et les terrasses des bistrots étaient pleines de gens, certains parlaient en petits groupes, d'autres mangeaient ou buvaient seuls.

Une femme d'environ cinquante-cinq ans est venue s'asseoir à la table d'Aurel, elle a pris place en disant « Bonjour, comment vont les affaires ? », elle a continué « Je viens à côté de vous, je vous vois homme sérieux et gentil, j'espère que vous m'offrez un verre ». Aurel ne comprenait pas ce qui lui arrivait, il a regardé les seins à moitié nus de la femme, il a regardé autour de lui et son regard est revenu sur le décolleté de la dame qui s'était invitée à sa table. Il a sorti son mouchoir en tissu, il s'est épongé le front et le cou, la femme était rondelette et de petite taille, ses seins coulaient sur la table, les yeux d'Aurel les buvaient. Il a dit « Oui, Madame, je suis à votre disposition, vous êtes mon invitée », le serveur a apporté la bouteille de rouge, la femme riait, Aurel a demandé un deuxième verre, après deux minutes ils trinquaient à la santé de tout le monde et à la bonne marche des affaires, elle lui a dit « Tu peux m'appeler Anne, je suis veuve et j'aime bien les hommes comme toi ».

Ils ont mangé la même chose et ils ont descendu trois bouteilles de rouge, quand il est allé aux toilettes Aurel marchait plus lentement que d'habitude, il regardait devant lui et loin, il a failli se tromper de porte, une serveuse l'a vu continuer dans le couloir, elle lui avait dit «Les toilettes ne sont pas là-bas, il faut revenir en arrière et c'est sur la gauche ».

Elle a voulu qu'il commande encore une bouteille de rouge, « Aurel, nous avons tout notre temps, il est que cinq heures de l'après-midi », il a payé le tout avec ses deux billets de cent et il a dit « Après ça, il faut que je rentre chez moi ».

Le serveur a déclaré qu'ils étaient partis vers six heures, qu'elle le tenait par la taille et qu'il était presque muet. Elle l'avait invité chez elle pour « faire la fête encore un peu », ils avaient prix un taxi de la station proche du marché, Aurel n'avait dit ni oui ni non, il l'avait suivie sans parler.

Elle habitait une petite maison de trois pièces dans un quartier de la banlieue de la ville, le chauffeur du taxi se souvenait qu'il avait roulé sur des routes en terre battue et pleines de nids-de-poule. Elle avait deux fils qui vivaient avec elle et qui jouaient au backgammon quand elle et Aurel sont entrés dans la cour. Pendant qu'elle a fermé la porte, Aurel est allé se soulager sur la barrière en bois, elle l'a attendu à quelques pas, elle l'a vu se diriger vers la sortie, elle l'a pris par la main en lui disant « Viens, nous sommes chez moi, nous allons boire un verre de quelque chose, tu peux même rester chez moi ce soir ». Elle l'a emmené dans la cuisine, elle l'a fait s'assoir en tête de table, Aurel avait l'air d'une statue, elle a sorti une bouteille de gnole et deux verres, elle a servi l'alcool fort, elle a levé son verre pour trinquer, Aurel n'a pas bougé, il s'endormait sur la chaise. Elle l'a soulevé comme elle a pu, il s'est levé et il a marché en titubant vers sa chambre où elle le poussait, ses fils les ont vus à travers la fenêtre de leur chambre, l'un d'eux a dit « Il est cuit ». Anne a couché son invité sur son lit, Aurel a commencé à ronfler tout de suite, la nuit présentait sa lettre d'accréditation au quartier qui n'avait pas d'éclairage public.

Peu après minuit, Aurel s'est réveillé dans le noir, il ne savait pas où il était, la chambre était petite, il s'est mis debout, il a fait deux pas, l'un de ses pieds a trébuché sur un pied de chaise, il est tombé sur une commode qui s'est cassée en plusieurs morceaux. Avant qu'il puisse se relever, Anne est entrée dans sa chambre et a allumé la lumière, elle l'a vu se mettre debout devant la fenêtre, elle l'a appelé, il s'est retourné vers elle, il ne la reconnaissait pas. « C'est moi, Anne, chéri, tu m'as offert des verres au marché, tu es venu chez moi pour faire la fête ».

Aurel s'est touché par réflexe, avec les deux mains, la poitrine, il l'a tapotée à l'endroit des poches de chemise et de l'intérieur de la veste, il a sorti sa petite liasse de billets de banque, il a compté les billets, il a réalisé qu'il manquait huit billets de cent, il a recompté l'argent, le compte n'y était pas, il a dit à Anne « Il faut me rendre l'argent ».

Elle a nié avoir touché au fric, Aurel a hurlé comme un bulldozer qui s'enfonce dans un pilier de cathédrale, il a voulu l'attraper, elle a réussi à s'enfuir dans la cuisine où se trouvaient ses deux fils, Aurel est entré en disant « Je veux

persil policier

Parmi les dernières nouveautés issues de la technologie de pointe, nous vous citons un produit qui, par ses qualités hors du commun, se place dans la catégorie des fanions de l'industrie helvétique: il s'agit du gyrophare individuel. Fruit de la collaboration entre plusieurs instituts de recherche, breveté au salon des inventions, ce gyrophare personnel a la grandeur d'un dé à coudre et il se fixe sur la tête à l'aide d'une cordelette en titane sur laquelle il peut glisser facilement vers l'une des oreilles du porteur. **Ce type de gyrophare, en plastique coloré bleu, rouge, orange, jaune, vert, violet, brun ou noir,** est pourvu d'une pile garantie pour cinq heures de fonctionnement. L'idée de créer cette merveille qui, en passant, peut être commandée plaquée or ou argent, appartient à un sociologue du pays: il avait constaté que plusieurs individus sont presque chaque jour pressés, agités, stressés, moussés, apeurés, cadenassés, frustrés, congédiés, bifurqués, fatigués, éloignés, entassés, bourrés, drogués, maillés, déshydratés, désemparés, filigranés ou élagués. **A partir de cette remarque, vérifiable quotidiennement par tout un chacun,** le sociologue s'était dit que le besoin d'annoncer la couleur intérieure existait et germait dans la tête de monsieur tout le monde. Le gyrophare individuel peut être utilisé dans l'intimité de la maison ou en public: vous pouvez le porter, enclenché ou pas, quand vous allez promener votre chien ou pendant la pause de midi. Vous pouvez le faire marcher quand vous prenez la douche ou les quatre heures, vous pouvez le brancher pour dépasser un piéton par la droite ou une piétonne par la gauche. **Vous avez le choix:** le faire clignoter en amoureux, l'allumer sous une tente ou dans un préau, l'exhiber devant votre chef, l'utiliser pour mendier ou pour sauter la queue. Vous avez le droit de l'imposer devant les beaux-parents, de le faire s'exprimer dans une cave ou derrière un paravent. Vous avez la possibilité de le faire valoir dans un manoir, devant un crachoir ou au parloir. Vous pouvez le prendre au restaurant, à la plage, au marché et en voyage. **Une chose qui paraît acquise, c'est que le gyrophare individuel va améliorer les relations entre les voisins.** Les polices cantonales se réjouissent de cette réalisation technique et espèrent qu'elle va rendre plus conviviale la relation entre ses agents et la population. L'objet a été conçu dans le plus grand secret et sa commercialisation commencera à partir du premier août prochain. **Son prix, assurance vol comprise, varie entre deux et trois cents francs.** A vous de profiter de ce feu qui clignote en permanence, comme un clin d'oeil ininterrompu adressé aux âmes et aux substances.

donner des coups de boule sur l'axe du volant et que ça klaxonne comme à un mariage

Tu rentrais à la maison peu avant le lever du soleil, tu avais traversé une rue, tu tournais à gauche en regardant le ciel et, en te croisant, il t'a abordé: "vous avez pas une cigarette pour moi, s'il vous plaît?". Tu t'es arrêté et tu l'a regardé dans la lumière des réverbères, il était habillé d'un pantalon brun et d'une chemise blanche, il était plus petit que toi et mince et son visage paraissait bronzé. Tu as sorti le paquet de cigarettes, lui as tendu la main avec le paquet, l'as vu l'ouvrir et prendre une cigarette et tu as allumé ton briquet. Il a dit merci en approchant le bout de sa cigarette de la flamme, tu regardais ses cheveux noirs et ses mains qui entouraient ta main avec le briquet. **Tu avais passé la nuit dans les bars de la ville, il était plus jeune que toi et tu pensais qu'il rentrait de la discothèque.** Il t'a dit de nouveau "merci" et tu lui as demandé: "T'as besoin d'autre chose?". "Je nique Dieu, voilà de quoi j'ai besoin, moi! Dieu a niqué ma vie, je nique Dieu et c'est tout!" a été sa réponse. Vous étiez à deux pas l'un de l'autre, la rue était déserte, tu as sorti le paquet et t'as allumé une cigarette. "C'est quoi le problème, raconte-moi ton problème", as-tu dit. Il fumait et regardait quelque part derrière toi et il t'a répondu "Il n'y a pas de problème, c'est tout simple, Dieu a niqué ma vie et je lui rends la pareille, je nique Dieu, vous comprenez, je nique Dieu qui a niqué ma vie". Il faisait toujours nuit. Tu as fait quelques pas, tu t'es approché de l'entrée d'un immeuble et tu as pris place sur la seule marche, en béton. **Il restait debout et continuait à dire "Je nique Dieu,** c'est la seule chose que je veux faire!" et il parlait en faisant des pas devant toi. Tu ne disais rien, tu l'écoutais et tu fumais et il a pris place à côté de toi. Tu as senti sa chemise qui touchait la tienne, la fumée de sa cigarette se mêlait à la fumée de la tienne, pendant quelques instants il y a eu le silence. "C'est vrai ce que je te dis, c'est vrai que Dieu a niqué ma vie, il faut me croire!". "Je te crois! Raconte-moi comment Dieu a niqué ta vie". Tu avais parlé en regardant ses souliers et ses jambes pliées comme les tiennes et tu te rendais compte qu'il parlait calmement. Tu l'as pris par les épaules, tu l'as serré contre toi et ses paroles tombaient sur l'asphalte: **"Dieu a niqué ma vie, cela s'est passé il y a quatre ans, je nique Dieu, c'est la seule chose qui me reste à faire".**

→

hors taxes

je suis, tu es, il est, elle est, on est chacun un brin de dictionnaire.

l'instantané

elle s'arrête devant la cabine aux parois vitrées, ouvre la porte en la tirant par la poignée, pénètre à l'intérieur, pose son sac à main sur les annuaires de téléphone rangés à sa droite, cherche dans son sac à main le portefeuille, l'ouvre, prend de ses doigts une des cartes plastifiées et l'introduit dans la fente de l'appareil.

mes sous ».

L'un des fils a dit « T'es con, tu t'es saoulé la gueule et tu ne sais pas où tu as perdu ton argent, nous n'avons pas pris tes sous, va-t'en et fous-nous la paix », l'autre fils a essayé de pousser Aurel vers la sortie, Anne parlait à voix haute « Allez, rentre chez toi, la fête est finie ».

La baffe d'Aurel a touché en pleine figure et a fait tomber par terre celui qui avait voulu le prendre par l'épaule, Anne est sortie dehors, son autre fils avait reculé vers la cuisinière et pris un grand couteau dans sa main.

Aurel s'est emparé d'un tabouret qui était à la portée de sa main, il l'a balancé sur la tête de celui qui tenait le couteau et il est sorti chercher la femme qui l'avait emmené chez elle, il n'y avait pas de lumière dans la cour, il la cherchait dans le noir sans s'éloigner de la petite allée qui menait vers la porte de sortie.

Les deux fils d'Anne sont vite revenus à eux, l'un d'eux est allé chercher un bidon de cinq litres d'essence dans la remise du bois de feu, pendant qu'Aurel cherchait Anne dans le noir il s'est approché de lui, il lui a versé dessus tout le liquide inflammable, il a allumé son briquet et il lui a mis le feu.

Les voisins étaient réveillés par le boucan, ils ont vu la scène depuis la barrière en bois qui séparait les propriétés. En sentant le liquide sur sa tête, ses habits et sa peau, Aurel tournait en rond en balançant ses bras à la recherche de l'ennemi ; quand le feu est parti, Aurel s'est effondré tout de suite, ils l'ont laissé brûler jusqu'à la dernière goutte d'essence.

Quelqu'un avait appelé une ambulance, quelqu'un d'autre avait averti la police, Aurel est mort à l'hôpital, vers dix heures du matin. Toute la rue de ton enfance connaît cette histoire, ton oncle part faire la sieste en disant « Je ne suis pas d'accord avec ça, je suis sûr que c'est son amante qui lui a mis le feu ».

***

Vous avez beaucoup de fruits dans la cuisine, il y a des mandarines, des pommes, des bananes, des oranges, des mangues, une grosse grenade et des kiwis, tu achètes des fruits chaque fois que tu fais les courses au supermarché du quartier. Ta compagne ne veut pas que tu fasses des provisions de fruits dans la maison, vous habitez sous le même toit depuis presque quatre ans, vous êtes encore en train de vous adapter l'un à l'autre, tu achètes trop de nourriture à son goût, elle aime avoir peu de choses dans le frigo, tu aimes avoir sans arrêt le frigidaire plein. Elle dit « nous allons faire ensemble une salade de fruits », vous vous partagez les tâches, tu t'installes debout à l'extrémité gauche du plan de travail, elle est à un mètre et demi à ta droite, entre vous il y a l'évier et le support pour la vaisselle. Vous enlevez la peau des mandarines, elle te demande « Nous allons les mettre par quartiers ou par tranches?», tu sépares une mandarine en quartiers et tu les mets dans le saladier qui est devant toi. Elle coupe les mangues et te demande de t'occuper des kiwis, il faut éplucher ces fruits, tu cherches dans un tiroir de la cuisine, tu vois l'épluche-légumes, tu le prends, tu dis « Nous avons un seul épluche-légumes dans la maison ? ». Chacun de vous travaille sur une planche, la tienne est en bois, la sienne en plastique, tu épluches des kiwis et tu les coupes en dés à l'aide d'un couteau bien aiguisé. Elle coupe les pommes en quatre, leur enlève les pépins et la queue avec un petit couteau, elle n'a pas d'épluche-légumes, tu lui dis « La prochaine fois que je vais faire les courses, je vais acheter un autre épluche-légumes ». Parfois elle fait du jus frais avec les oranges, maintenant vous mettez des oranges dans la salade de fruits, chacun de vous a un saladier devant lui, vous remplissez les saladiers avec des morceaux de fruits. Vous avez de la salade de fruits pour plusieurs jours, ta compagne met les deux saladiers dans le frigo, elle dit « Il n'y a plus de place au frigo, cette semaine il ne faut plus rien acheter », tu vas aller au supermarché, tu vas prendre un panier en plastique à l'entrée, tu vas te promener entre les étalages de légumes et de fruits, tu vas mettre dans le panier deux bottes d'oignons frais et un paquet d'un kilogramme de carottes.

La grenade, c'est toi qui l'as coupée en deux, tu l'as égrainée avec la pointe d'un petit couteau, tu tenais la moitié de grenade dans ta main gauche et avec la droite tu manipulais l'objet de cuisine, tu as pris du temps pour détacher toutes les graines. Ta compagne t'a dit « bravo ! » à la fin du travail, tu vas aller au supermarché et tu vas acheter deux pains, tu ne vas pas oublier de chercher « Sparschäler mit rostfreier Klinge Eplucheur avec lame inoxydable Pelapatate con lama inossidabile », tu vas en prendre deux.

hors taxes

sans être dits, nommés, appelés, parlés, lus, écrits, les mots deviennent périssables, ils pourissent dans notre mémoire, dans notre maison, dans notre jardin, dans la rue.

La lumière du jour était arrivée sur les toits des maisons, tu savais qu'elle allait descendre jusqu'aux bouches des égouts, tu l'as regardé et tu lui as dit "Si Dieu a niqué ta vie, il a niqué aussi la mienne, voilà !". "C'est pas la même chose, ta vie n'est pas la mienne, Dieu n'a niqué que ma vie, la tienne est comme il faut, ça se voit". La lumière du jour nettoyait les gouttières et le fer forgé des balcons, tu regardais le ciel, il regardait le mégot éteint dans l'une de ses mains. "J'ai souffert, moi aussi, il faut me croire, je te dis la vérité". **"La seule vérité c'est que Dieu a niqué ma vie!"** "Je nique Dieu, je nique Dieu, je le nique". Il parlait avec le ton qu'on a quand l'on demande du pain, au comptoir du boulanger. Il t'a dit son âge, il t'a dit "J'ai vingt et un ans et je nique Dieu". Tu l'as pris par la main et il n'a pas résisté. Tu as serré sa main dans la tienne, tu l'as regardé en lui disant "Dieu ne peut pas niquer la vie de quelqu'un", il a répondu "Tu crois ça, toi?!" et il a retiré sa main. La lumière du jour blanchissait les stores, les vitres et les rideaux, elle se nichait dans les creux minuscules des façades, elle te donnait l'impression de glisser sur les feuilles des arbres, tu lui répondais: **"Dieu ne t'en veut pas, tu comprends, Dieu n'en veut à personne, il ne peut pas niquer ou être niqué".** "Je nique Dieu", il disait, "Je nique Dieu", "Je nique Dieu", "Dieu a niqué ma vie il y a quatre ans, il m'a foutu dans une bagarre, je suis entré dans une bagarre pour sauver un ami qui ne savait pas se bagarrer". Tu as pensé à toutes tes bagarres, tu as souri et il a continué: "Ce n'est pas la même chose, je sais que beaucoup de gens se bagarrent ou se sont bagarrés, ce n'est pas la même chose, je me suis bagarré qu'une seule fois pour cet ami et cette fois-ci Dieu a niqué ma vie". **La lumière du jour griffait le bois et le métal des portes, retrouvait ses places à elle dans les pots des fleurs et parmi les objets rangés en vitrines, tu regardais la rue et les feux qui clignotaient au jaune, il fumait.** De temps en temps, il y avait une voiture qui passait. La lumière du jour vous caressait, vous pénétrait, elle s'installait dans vos visages et vos yeux qui s'approchaient et s'éloignaient comme si vous étiez deux bateaux amarrés l'un à côté de l'autre, tu regardais l'un des panneaux publicitaires et il a dit "Tout s'est passé pendant la bagarre, après la bagarre je me suis retrouvé à l'hôpital, je nique Dieu, depuis cette bagarre je ne peux plus rien faire, avant la bagarre j'étais apprenti menuisier". La lumière du jour était assise, comme vous, sur la marche en béton. **Tu lui a demandé s'il avait de la haine envers quelqu'un et il t'avait répondu "Non".** C'était un jour de dimanche, la plupart des gens continuaient à dormir, il te disait qu'il aurait voulu travailler dans la vente des chaussures ou de voitures, la lumière du jour s'amusait avec vos lacets, tu balançais ta tête, en avant, en arrière, tu l'interrogeais: "As-tu de l'amour pour quelqu'un?!". Et il t'a répondu "Non". Il t'a dit qu'il vivait avec ses parents, sa soeur et son frère, la lumière du jour se mélangeait aux paroles, tu apprenais qu'il recevait une rente d'invalidité, tu l'écoutais répéter: "Je nique Dieu, je m'en fous, je nique Dieu parce qu'il a niqué ma vie". **La lumière du jour longeait les bordures, sautait dans l'air comme une balle de tennis, tu t'étais levé et tu lui avais dit "Viens, on va boire un café, je t'invite".** La lumière du jour était comme une brosse, vous la sentiez sur vos corps, elle se frottait contre vos lèvres, vos oreilles et vos narines, tu as vu comment il s'était levé à son tour et il a fait le premier pas en disant " Je nique Dieu, on y va!". Vous avez traversé la route. Une rue qui croise d'autres rues qui croisent d'autres rues, tu pensais à la rue où vous vous étiez rencontrés: une rue normale dans une ville normale dans un pays normal.

Tu pensais à ce jeune qui niquait Dieu. Il t'a attendu et il marchait derrière toi et tu t'arrêtais et il s'arrêtait, il ne voulait pas marcher devant toi, il marchait toujours à ta droite et un peu en retrait, il disait "Je nique Dieu, c'est simple comme bonjour!", tu marchais, tu t'arrêtais, tu marchais, tu reprenais le chemin. **Vous parliez du Dieu qu'il niquait et de la bagarre, il parlait de sa soeur et de son père, tu disais "Dieu ne sait pas ce que ça veut dire niquer".** Vous marchiez. Vous marchiez lentement. Vous étiez comme deux escargots humains, la lumière du jour vous accompagnait. Tu voulais rester avec lui et il voulait rester avec toi, il voulait niquer Dieu, tu voulais lui dire que Dieu ne le nique pas. Tu fumais, il fumait. La lumière du jour s'amusait avec la fumée de vos cigarettes. Les rues de la ville étaient au repos, sans passants. Vous étiez les seuls passants d'un matin de dimanche et tu l'entendais dire "Je nique Dieu, je nique Dieu, je nique Dieu". Tu lui as montré un bar sans alcool qui venait d'ouvrir, il t'a laissé entrer en premier, il t'a suivi en disant "Je nique Dieu, je le dis à tout le monde et personne ne comprend". Il y avait quelques personnes dans le bar. La lumière du jour s'était étalée autour de vous comme le liquide de la pâte d'une crêpe, avant la cuisson. **La lumière du jour goûtait aux tables, aux nappes, aux tasses et aux cafés, elle lisait les journaux.** Tu l'as vu prendre le seul journal du dimanche, tu as pris un autre journal et vous avez lu le journal en silence. Pendant la lecture du journal, de temps en temps, sans te regarder, il te disait "Je nique Dieu" ou "Dieu a niqué ma vie". Malgré ses répétitions, ses phrases ne t'étaient pas devenues banales, tu l'écoutais avec attention. Il y avait de plus en plus de voitures sur la route, les gens entraient dans le café et sortaient avec la lumière du jour dans leurs poches, sur leur menton, sur leur joues. Tu as acheté un paquet de cigarettes pour toi et un paquet de cigarettes pour lui. Il t'a dit "merci!". Il a lu le journal en même temps que toi. Il a lu tout le journal, tu l'as vu lire et tourner les pages du journal et tu l'entendais te dire "Je nique Dieu, Dieu a niqué ma vie". **Tu croyais qu'il plaisantait, tu savais qu'il parlait vrai.** Tu buvais du café, il buvait des jus de fruits, la lumière du jour réveillait les gens et les objets: "Je nique Dieu, il faut comprendre, une fois pour toutes que je nique Dieu". Tu lui as dit: **"Il s'en fout, Dieu, que tu le niques!".** Il t'a répondu qu'il ne s'en foutait pas, il t'a dit "Moi, vraiment, je le nique!". Tu lui as demandé s'il avait une amie, une copine, il t'a dit "Depuis que je nique Dieu, les filles ne veulent pas de moi". La lumière du jour était comme les bonbons au miel, tu as commandé encore un café, il t'a regardé dans les yeux et a dit "Je nique Dieu, monsieur, vous êtes très gentil, vous m'offrez les cigarettes et les jus mais je nique Dieu". **Le journal du dimanche était un journal normal:** les faits divers, la guerre dans d'autres pays, les défilés de mode, les nouvelles voitures, les loisirs, la rubrique du jardinier. Le bar à café était normal: des hommes et des femmes qui arrivaient, prenaient place, commandaient, étaient servis, consommaient, payaient et s'en allaient.

→

***

Il monte les escaliers de la terrasse, il arrive en haut, il lève sa main gauche qui tient un livre, il te regarde, il fait encore deux pas vers toi en contournant la table et il s'exclame « Voilà un cadeau pour toi, cher ami ! » ; tu suis du regard le mouvement de sa main qui pose le livre sur la nappe, tu lis « Proverbes du pays de là-bas » le titre de ce bouquin, tu es ému, tu le regardes dans les yeux, tu le remercies pour le cadeau, il dit « de rien, je pensais que ça te ferait plaisir ».

Il a trouvé ce livre dans l'abri de bus de la station proche de chez toi, il y a une sorte de bibliothèque improvisée dans cet endroit, « L'Abrilivres n'est pas un débarras de livres » est écrit sur une feuille A4 collée sur la porte d'entrée, « Le principe est simple / Prenez gratuitement l'un des livres déposés » ; le mot « livre » n'appartient pas aux bibliothèques, ton ami t'a apporté un livre imprimé dans ta langue maternelle, tu as cet objet dans tes mains tu le feuillettes, tu vois l'année de son édition 1966 tu avais trois ans à l'époque, le parti unique avait bien installé son pouvoir dans le pays, tu dis à ton ami « C'est un livre de la dictature, des proverbes agréés par le parti unique », vous êtes debout, vous feuilletez ensemble les pages jaunies, 8177 proverbes classés par ordre alphabétique et par thèmes, premier thème ABUS, le mot « livre » n'appartient pas aux proverbes, ton ami rit et il te propose de chercher des proverbes sur le thème de la LIBERTE, vous feuilletez le livre, à la lettre « L » il y a LÂCHETE, il n'y a pas de proverbes sur la liberté, vous riez et vous continuer à passer les pages, tu lis le mot JUGEMENT, vous cherchez le proverbe sur le jugement, proverbe no 723 « Juger le visage mais pas le cœur » ; « Redéposez-le, ou pas, une fois votre lecture terminée » fait partie du mode d'emploi de « L'Abrilivres », tu traduis en français, à haute voix, le proverbe inscrit sur la première couverture : « L'eau passe, les pierres restent ».

« Ni l'osier bois pour tonneaux, ni le tzigane home chef de groupe », proverbe no 5230, le parti unique gardait des proverbes d'un autre âge, les gitans étaient mal vus dans le pays, tu as passé ton enfance en jouant beaucoup avec des copains et des amis tziganes, vous ne connaissiez pas ce proverbe, vous étiez sans jugements de valeur, vous partagiez vos vies à la pêche, jouant à toutes sortes de jeux dans la rue ou dans les cours de vos maisons ; « Déposez un ouvrage que vous avez aimé pour le partager avec d'autres lecteurs », le mot « livre » n'appartient pas aux partis, tu es passé plusieurs fois dans l'Abrilivres du quartier, tu as trouvé une vingtaine de livres que tu as pris chez toi, le mot « livre » n'appartient pas aux écrivains.

Tu invites ton ami à prendre place sur une chaise de la table de la terrasse, les proverbes *du parti unique de ton pays de là-bas* ont été imprimés sur le papier il y a cinquante-quatre ans, le mot « livre » est entre vous à la fois Dieu et Diable, ta mémoire ressuscite des événements de ta jeunesse, l'un des gitans, voisin de ta grand-mère était cordonnier, il travaillait dans une entreprise qui fabriquait des bâches pour les camions et les jeeps du parti unique, de temps en temps il réparait des chaussures à la maison, il se faisait payer avec quelques pièces ou en nature, il recevait une bouteille de vin ou d'alcool fort fait maison. « Ce système d'échange gratuit est fondé sur le civisme et le partage », depuis quelques années, dans *ton pays d'ici*, la propagande pour la lecture est devenue permanente, les anciennes cabines téléphoniques servent de dépôt de bouquins, le mot « livre » n'appartient pas aux lecteurs.

Vous cherchez des proverbes sur le thème de l'EDUCATION, le proverbe no 5522 « Ne te fais pas prêtre dans une église étrangère », le parti unique détestait les croyants, la Bible n'existait pas dans les librairies et les bibliothèques, tu es surpris de voir ce proverbe qui contient les mots « prêtre » et « église », quand tu étais gosse c'est ton arrière-grand-mère qui t'avait appris à prier et à faire le signe de la croix, c'est elle qui t'avait emmené pour la première fois dans l'église du quartier.

***

Tu es avec Jean-Louis dans son chalet qui s'appelle *La Désirade*, vous buvez du vin rouge et vous vous racontez des histoires de vos vies, il te parle de ce qu'il a vécu dans *le pays d'ici*, tu lui parles du *pays de là-bas*. Vous êtes ici depuis plusieurs heures, vous avez mangé du fromage et du saucisson sec, vous êtes assis à la table du salon, vous vous souvenez de vos enfances, vous vous partagez des brins de vos vécus, vous saluez vos passés. Jean-Louis te parle de sa maman et de sa famille suisse-allemande, tu te souviens de ta grand-mère de la ville de ton enfance, vos souvenirs se mêlent les uns aux autres, vos paroles dansent par-dessus la table, la nuit tombe sur le village et elle illumine vos mémoires. Jean-Louis est écrivain et il travaille à la rubrique culturelle d'un grand journal de la région, il fait des chroniques de livres et de spectacles, il va souvent au théâtre, aux concerts et aux expositions de peinture, Jean-Louis est l'un de tes meilleurs amis de ton pays d'ici, tu l'as surnommé « le Papillon ». Tu es colleur d'affiches dans la ville où se trouve la rédaction de son journal, tu écris de la poésie, Jean-Louis t'a surnommé « le Loup ». Le pays d'ici, c'est le pays de Jean-Louis et c'est aussi ton pays, il est le pays de presque sept millions d'êtres qui parlent plusieurs langues. Tu as aussi le pays de là-bas que tu as quitté par amour d'une femme du pays d'ici. Jean-Louis

La lumière du jour se transformait, elle se cachait dans les cendriers, elle jouait à la marelle sur les carreaux du café. Tu regardais le jeune assis devant toi et tu attendais qu'il te dise "Je nique Dieu" et il le faisait, il te disait **"Je nique Dieu"**. Quand tu lui as dit "J'aimerais te revoir", il t'a dit "Tu vois où se trouve le café **"L'Univers"**, alors, si tu veux me revoir, tu peux me retrouver là-bas, j'y suis souvent" et, dans ta tête, tu as parlé pour lui et tu t'étais dit "Le café **"L'Univers"** et je nique Dieu" Cette fois-ci, il ne t'a pas dit "Je nique Dieu". Il t'a dit "La lumière du jour est une coquine, elle me dit qu'il faut **que je donne des coups de boule sur l'axe du volant et que ça klaxonne comme à un mariage"**, tu as souri, vous vous êtes serrés les mains. Il y avait beaucoup de passants.

persil de paix

En parallèle avec la feuille de route supervisée par le gouvernement actuel des Etats-Unis d'Amérique, **les Israéliens et les Palestiniens travaillent ensemble et en secret à un projet qui leur tient plus à coeur que la paix elle même: il est question pour eux d'établir, dans les moindres détails, comment ils vont se comporter, les uns envers les autres, après la création d'un état palestinien.**

Parmi la multitude de points abordés, il se trouve que les deux Etats envisagent une collaboration assidue dans l'optimisation de la répartition de l'eau sur l'ensemble des territoires qui vont leur revenir: les habitants des deux pays partageront de manière scientifique toutes les ressources d'eau potable de la région. Les Israéliens, en échange de la reconnaissance planétaire de leur droit d'avoir un pays, vont renoncer aux armes atomiques et vont faire un musée de tout leur arsenal nucléaire. **Les Palestiniens vont dire à leurs enfants, à la maison et à l'école, que tous leurs martyrs sont morts pour la prise de conscience que les deux peuples, Palestinien et Israélien, s'aiment et doivent s'aimer continuellement.** Les Israéliens vont apprendre à leurs citoyens l'amour et le respect de tous les Palestiniens. En dehors de leurs fêtes nationales respectives, les deux partenaires vont instaurer une fête nationale commune. Les Palestiniens n'auront plus besoin d'un visa pour aller en Israël et les Israéliens auront libre passage pour aller en Palestine. En attendant qu'on leur construise des habitations, tous les réfugiés Palestiniens rentrés au pays pourront loger chez des Israéliens. Les armées des deux états échangeront régulièrement leurs expériences, leurs armes et des hommes. Les présidents et les premiers ministres se rendront visite chaque mois et se feront des cadeaux. Les synagogues fleuriront en Palestine et les mosquées en Israël. Tout palestinien pourra acquérir automatiquement la nationalité israélienne et tout israélien pourra devenir palestinien. Les religieux d'un pays prieront aussi pour les citoyens de l'autre pays. La Palestine deviendra membre de l'OTAN. **La construction de chars israéliens sera délocalisée en Palestine**. Il n'y aura pas de taxes douanières entre les deux pays. Les amis des Israéliens deviendront les amis des Palestiniens et vice versa.

Surpris par l'initiative des deux gouvernements, les Etats-Unis d'Amérique demandent instamment de parrainer les travaux en cours et de les baptiser, symboliquement, **"Action After Shave".**

l'instantané

il tire le frein à main, ouvre la portière, quitte la voiture et, à côté d'elle, debout, enlève sa veste, la plie, la pose sur son bras gauche, ouvre de sa main droite la portière arrière, se penche en avant, range la veste à l'intérieur, sur la banquette arrière, referme la porte, revient à l'avant du véhicule, s'installe au volant, ferme la portière et attend que le feu passe au vert.

RAPPORT COMPTABLE D'UNE SOIREE D'ETE

Vous êtes allés jouer un match de foot avec l'équipe des détenus d'une prison. Votre entraîneur vous avait donné rendez-vous à dix-huit heures, à l'entrée de la cour de l'établissement pénitencier. Vous étiez treize et chacun était venu en voiture. Vous êtes rentrés en même temps, en file indienne, vous avez parqué les voitures, vous avez pris vos sacs de sport et vous êtes allés vous changer, aux vestiaires. Vous avez passé les portes de sécurité habillés et chaussés en footballeur, vous êtes allés sur le terrain et l'équipe des prisonniers vous a rejoints quelques minutes plus tard. Le match a commencé à dix-neuf heures, l'arbitre central était un professionnel et il faisait beau. Les détenus qui ne jouaient pas regardaient le match depuis le bord du terrain. Ton équipe jouait un 4 - 4 - 2, tu étais l'un des milieux de terrain et l'équipe adverse jouait un 4 - 3 - 3. Les prisonniers ont ouvert la marque: débordement par la droite, centre et coup de tête de leur meilleur attaquant. Vous avez égalisé assez vite, par un coup franc tiré légèrement au-dessus du mur, dans la lucarne. À la pause, vous meniez 3 à 1. Vous avez bu du thé avec des morceaux de citron dedans puis vous avez repris le match. L'équipe des prisonniers avait opéré deux changements et son placement sur le terrain avait changé en un 4 - 2 - 4. Les détenus ont réussi à égaliser et ils ont même marqué le but de la victoire, cinq minutes avant la fin. Score final: 4 à 3 pour les prisonniers. L'entraîneur des détenus et le vôtre ont compté les ballons qui vous restaient et ils ont conclu qu'il vous manquait huit ballons. Trois ballons étaient passés par-dessus le mur et reposaient dans le réseau de barbelés qui entoure la prison. Cinq autres ballons avaient été crevés par les lames des barbelés qui surplombaient les murs. L'entraîneur des prisonniers vous a dit qu'à la fin de chaque match il leur manquait de cinq à huit ballons. Il a dit aussi que l'un des détenus savait les réparer et il vous a montré le type, de l'index de sa main. C'était un homme plutôt petit et qui reçoit un paquet de cigarettes pour chaque ballon recousu à la main. Les ballons tombés à l'extérieur de la prison, c'est l'un des gardiens qui se charge de les récupérer dans les barbelés. Il a une perche spéciale pour le faire. Certains ballons, retrouvés à l'extérieur, peuvent être dégonflés et doivent passer par les mains du petit homme qui s'appelle Alain.

et toi, vous êtes les deux mariés, vous avez chacun deux filles, les siennes sont plus grandes, Jean-Louis a quinze ans de plus que toi. Vos femmes et vos filles ne sont pas là, Jean-Louis te parle de la littérature du pays d'ici, il te dit qu'ici il y a quatre littératures, tu lui parles de ton ami Alexandre, du pays de là-bas. Alexandre est poète et professeur dans un collège, quand vous vous voyez tu l'appelles souvent *Maître*, Alexandre t'avait accueilli dans son groupe de jeunes avec lesquels il passait beaucoup de son temps libre à discuter de poésie. Dans ton pays de là-bas, tu as vécu la dictature communiste, tu te souviens des interdictions que vous aviez, vous n'étiez pas libres de sortir du pays, Jean-Louis se souvient de ses aventures de jeunesse vécues dans le pays libre d'ici. Vous êtes à la deuxième bouteille de vin rouge, Jean-Louis te dit qu'à l'armée il était surnommé « Canonnier Goron » parce qu'il avait une bonne descente du liquide de la vigne. Tu lui racontes ce que tu as vécu à l'armée du pays du parti unique.

Tu connais Jean-Louis depuis un peu plus d'une année, tu savais qu'il était responsable d'un journal littéraire qu'il publiait six fois par an avec des amis et des connaissances, tu l'avais contacté pour publier des petits textes à toi dans son *Passe-Muraille*, c'est comme ça que vous vous êtes rencontrés. Vous vous êtes vus sur la terrasse d'un restaurant proche de la rédaction de son journal, vous avez discuté de ton texte, vous avez mangé et vous avez bu du vin rouge ensemble, vous avez fini la soirée dans un cabaret de la ville, Jean-Louis et toi vous êtes des bons vivants.

Le pays d'ici est surnommé « le Pays des Cantons », ton *pays de là-bas* a vécu une fausse révolution, Jean-Louis et toi, vous parlez de Gustave Roux. Quand il parle, Jean-Louis se transforme en un orchestre de mots, il fait chanter ses souvenirs dans son chalet. Il est en train de te parler d'un grand peintre, tu l'écoutes et la nuit vous annonce qu'elle va se coucher, Jean-Louis te montre ensuite l'un de ses carnets, tu lui décris comment tu colles une affiche publicitaire, sur un panneau en métal, sur un trottoir, dans la ville, tu lui dis *c'est une sacralisation du banal*. Quand tu parles, tu oublies que les mots existent.

Jean-Louis a publié plusieurs livres, il a écrit des centaines d'articles pour le journal où il travaille, tu as publié cinq recueils de poèmes, quatre dans la langue du *pays de là-bas*, un dans la langue du *pays d'ici*. Jean-Louis vient d'ouvrir la troisième bouteille de vin rouge, quand tu as entendu le bruit qu'a fait le bouchon en sortant, tu as dit « présent ! », comme c'est la coutume par ici. Jean-Louis verse du vin rouge dans les verres, ta mémoire regarde la nuit qui dort sur le canapé du salon.

Tu commences à raconter comment tu te lèves à quatre heures du matin pour être en ville une heure plus tard, à ton travail de colleur d'affiches, Jean-Louis t'interrompt, il veut que tu lui racontes encore des histoires de ton passé dans le pays de la dictature, la discussion s'accélère, chacun de vous est une armée de paroles, vos paroles sont des armées amies : les mots n'appartiennent pas aux couleurs d'affiches, les mots sont plus libres que les corneilles et les hirondelles, les mots n'ont pas de passeport ni de carte d'identité, les mots réveillent la nuit.

Vous parlez fort, vos paroles traversent les murs du chalet et elles font vibrer les montagnes qui vous entourent, Jean-Louis prononce le mot *vérité*, tu lui réponds *témoin*, il dit *fixation*, tu bois du vin rouge, tu trinques avec lui, tu lui racontes comment tu as perdu ton père, quand tu avais quatorze ans. Vous êtes comme deux frères qui viennent de se revoir après une bonne centaine de vies vécues sur des planètes différentes, vous êtes avides de vous parler et de vous entendre, tu le regardes pendant qu'il parle, il est une peinture où dominent les couleurs de la tranquillité.

Jean-Louis te provoque, il dit que ta poésie est bonne mais pas trop intéressante, il reconnaît qu'il n'est pas spécialiste en poésie, il veut que tu lui racontes encore une histoire de ta vie de *là-bas*, tu lui parles de la pauvreté matérielle et spirituelle que tu as subie dans un pays sous la tutelle de *la dictature du parti unique*. La nuit ne peut plus dormir, elle se lève, elle quitte le canapé et elle vient s'asseoir avec vous à table, tu dis à Jean-Louis « la nuit veut aussi un verre de rouge », Jean-Louis dit « d'accord, on va servir la nuit ! », il prend un troisième verre, il le remplit de vin rouge et vous trinquez avec la nuit.

Il est presque deux heures du matin, tu penses à ce que Jean-Louis t'a dit par rapport à ta poésie, tu réalises que tu n'es pas dans ton pays de là-bas, tu te dis que maintenant tu es libre, tu provoques Jean-Louis : « Tu n'es pas poète, tu ne perçois pas les rituels du quotidien, de la vie de chaque jour », il fronce ses sourcils, il te répond « Il faut que tu parles de ce que tu me racontes, c'est ça ta littérature, tes poèmes, du reste je m'en fous ».

Jean-Louis comprend ta mémoire et tu comprends la sienne, tu ne sais pas comment vivre ses paroles, tu ne l'écoutes plus, tu le regardes, tu penses à ce qu'il vient de dire, tu vis tout ton passé dans le mot littérature, tu veux comprendre le sens de la proposition de Jean-Louis. Il te dit que tu as « des choses à raconter », tu sais que chaque personne est un témoin unique de l'humanité, il te dit que ton vécu vaut la peine d'être mis sur papier, tu lui dis que son vécu est aussi intéressant que le tien.

Jean-Louis ne te lâche plus, il veut que tu lui racontes plus d'histoires de ton *pays de là-bas*, la nuit veut encore à boire, tu as toute ta mémoire qui se met à table, tu réalises

La lumière du jour se transformait, elle se cachait dans les cendriers, elle jouait à la marelle sur les carreaux du café. Tu regardais le jeune assis devant toi et tu attendais qu'il te dise "Je nique Dieu" et il le faisait, il te disait **"Je nique Dieu"**. Quand tu lui as dit "J'aimerais te revoir", il t'a dit "Tu vois où se trouve le café **"L'Univers"**, alors, si tu veux me revoir, tu peux me retrouver là-bas, j'y suis souvent" et, dans ta tête, tu as parlé pour lui et tu t'étais dit "Le café **"L'Univers"** et je nique Dieu" Cette fois-ci, il ne t'a pas dit "Je nique Dieu". Il t'a dit "La lumière du jour est une coquine, elle me dit qu'il faut **que je donne des coups de boule sur l'axe du volant et que ça klaxonne comme à un mariage"**, tu as souri, vous vous êtes serrés les mains. Il y avait beaucoup de passants.

persil de paix

En parallèle avec la feuille de route supervisée par le gouvernement actuel des Etats-Unis d'Amérique, **les Israéliens et les Palestiniens travaillent ensemble et en secret à un projet qui leur tient plus à coeur que la paix elle même: il est question pour eux d'établir, dans les moindres détails, comment ils vont se comporter, les uns envers les autres, après la création d'un état palestinien.**

Parmi la multitude de points abordés, il se trouve que les deux Etats envisagent une collaboration assidue dans l'optimisation de la répartition de l'eau sur l'ensemble des territoires qui vont leur revenir: les habitants des deux pays partageront de manière scientifique toutes les ressources d'eau potable de la région. Les Israéliens, en échange de la reconnaissance planétaire de leur droit d'avoir un pays, vont renoncer aux armes atomiques et vont faire un musée de tout leur arsenal nucléaire. **Les Palestiniens vont dire à leurs enfants, à la maison et à l'école, que tous leurs martyrs sont morts pour la prise de conscience que les deux peuples, Palestinien et Israélien, s'aiment et doivent s'aimer continuellement.** Les Israéliens vont apprendre à leurs citoyens l'amour et le respect de tous les Palestiniens. En dehors de leurs fêtes nationales respectives, les deux partenaires vont instaurer une fête nationale commune. Les Palestiniens n'auront plus besoin d'un visa pour aller en Israël et les Israéliens auront libre passage pour aller en Palestine. En attendant qu'on leur construise des habitations, tous les réfugiés Palestiniens rentrés au pays pourront loger chez des Israéliens. Les armées des deux états échangeront régulièrement leurs expériences, leurs armes et des hommes. Les présidents et les premiers ministres se rendront visite chaque mois et se feront des cadeaux. Les synagogues fleuriront en Palestine et les mosquées en Israël. Tout palestinien pourra acquérir automatiquement la nationalité israélienne et tout israélien pourra devenir palestinien. Les religieux d'un pays prieront aussi pour les citoyens de l'autre pays. La Palestine deviendra membre de l'OTAN. **La construction de chars israéliens sera délocalisée en Palestine**. Il n'y aura pas de taxes douanières entre les deux pays. Les amis des Israéliens deviendront les amis des Palestiniens et vice versa.

Surpris par l'initiative des deux gouvernements, les Etats-Unis d'Amérique demandent instamment de parrainer les travaux en cours et de les baptiser, symboliquement, **"Action After Shave".**

l'instantané

il tire le frein à main, ouvre la portière, quitte la voiture et, à côté d'elle, debout, enlève sa veste, la plie, la pose sur son bras gauche, ouvre de sa main droite la portière arrière, se penche en avant, range la veste à l'intérieur, sur la banquette arrière, referme la porte, revient à l'avant du véhicule, s'installe au volant, ferme la portière et attend que le feu passe au vert.

RAPPORT COMPTABLE D'UNE SOIREE D'ETE

Vous êtes allés jouer un match de foot avec l'équipe des détenus d'une prison. Votre entraîneur vous avait donné rendez-vous à dix-huit heures, à l'entrée de la cour de l'établissement pénitencier. Vous étiez treize et chacun était venu en voiture. Vous êtes rentrés en même temps, en file indienne, vous avez parqué les voitures, vous avez pris vos sacs de sport et vous êtes allés vous changer, aux vestiaires. Vous avez passé les portes de sécurité habillés et chaussés en footballeur, vous êtes allés sur le terrain et l'équipe des prisonniers vous a rejoints quelques minutes plus tard. Le match a commencé à dix-neuf heures, l'arbitre central était un professionnel et il faisait beau. Les détenus qui ne jouaient pas regardaient le match depuis le bord du terrain. Ton équipe jouait un 4 - 4 - 2, tu étais l'un des milieux de terrain et l'équipe adverse jouait un 4 - 3 - 3. Les prisonniers ont ouvert la marque: débordement par la droite, centre et coup de tête de leur meilleur attaquant. Vous avez égalisé assez vite, par un coup franc tiré légèrement au-dessus du mur, dans la lucarne. À la pause, vous meniez 3 à 1. Vous avez bu du thé avec des morceaux de citron dedans puis vous avez repris le match. L'équipe des prisonniers avait opéré deux changements et son placement sur le terrain avait changé en un 4 - 2 - 4. Les détenus ont réussi à égaliser et ils ont même marqué le but de la victoire, cinq minutes avant la fin. Score final: 4 à 3 pour les prisonniers. L'entraîneur des détenus et le vôtre ont compté les ballons qui vous restaient et ils ont conclu qu'il vous manquait huit ballons. Trois ballons étaient passés par-dessus le mur et reposaient dans le réseau de barbelés qui entoure la prison. Cinq autres ballons avaient été crevés par les lames des barbelés qui surplombaient les murs. L'entraîneur des prisonniers vous a dit qu'à la fin de chaque match il leur manquait de cinq à huit ballons. Il a dit aussi que l'un des détenus savait les réparer et il vous a montré le type, de l'index de sa main. C'était un homme plutôt petit et qui reçoit un paquet de cigarettes pour chaque ballon recousu à la main. Les ballons tombés à l'extérieur de la prison, c'est l'un des gardiens qui se charge de les récupérer dans les barbelés. Il a une perche spéciale pour le faire. Certains ballons, retrouvés à l'extérieur, peuvent être dégonflés et doivent passer par les mains du petit homme qui s'appelle Alain.

que tu prends un bain froid plongé dans les mots. Quand tu es arrivé, tu ne parlais pas la langue du *pays d'ici*, tu l'as apprise pendant la vie de chaque jour, tu n'as jamais pris de cours officiels. Avant de travailler comme colleur d'affiches, tu as été bûcheron, tu as appris les mots et la langue des bûcherons. Sans te rendre compte, tu mets ensemble des scènes de ta vie du *pays de là-bas*, tu te souviens de tes camarades de ton école primaire, tu vois leurs visages et tu prononces dans ta tête leurs prénoms, tu penses dans la langue *du pays d'ici* ; tu vois tes parents et tes grands-parents, les voisins de la maison de ton oncle passent devant toi et tu les salues ; les lieux par où tu es passé défilent sur la table du chalet. Tu deviens un autre, tu dis « apporte-moi ta machine à écrire », Jean-Louis dit « d'accord », pendant qu'il se lève tu continues à lui parler « apporte-moi aussi du papier, plusieurs feuilles de papier, s'il te plaît », Jean-Louis commence à monter les escaliers qui mènent à son bureau, tu as envie de faire ce qu'il t'a dit, tu as compris ce que tu dois écrire, tu veux témoigner de ton vécu dans le pays de là-bas, tu as en toi le rythme des mots du pays d'ici, tu vois la machine à écrire et les feuilles blanches devant toi, tu dis « Va dormir, Jean-Louis, je vais parler avec la nuit ».

Tu frappes les touches de cette machine à écrire, tu ne regardes pas les lettres qui s'impriment sur le papier, tu te racontes à toi-même des histoires de ta vie, tu tapes vite des mots qui n'appartiennent pas à la pensée. Il est trois heures du matin, la nuit te regarde et elle te sourit, ses yeux réveillent en toi *la vie sous le règne du parti unique*, tu continues à raconter la mort de ton père, tu as choisi qu'un vieil homme sera le narrateur. Tu ne laisses pas de marges sur la feuille, les mots remplissent le blanc du papier jusqu'à la barrière du rouleau noir, tu passes à la ligne suivante, la nuit te suit.

Tu es à la fois dans *ton pays d'ici* et *ton pays de là-bas*, tes doigts touchent les lettres de la machine à écrire et font déplacer les leviers qui frappent sur la bande imbibée d'encre noire, les mots naissent sans parents sur la feuille, ta mémoire les baptise encore et encore.

Jean-Louis descend dans le salon de son chalet vers sept heures du matin, tu le vois et tu t'arrêtes dans ton écriture, tu prends les pages remplies de mots qui ne t'appartiennent pas, tu les lui donnes et il commence à les lire. Tu le regardes, tu penses à la nuit qui est partie sans te dire au revoir, tu es passé de la poésie à la prose, tu as écrit le début de ton premier roman.

C'était le mois d'octobre, tu étais au début de ta troisième année d'études universitaires, tu habitais dans le foyer d'étudiants. Vous étiez quatre garçons dans une chambre et ce matin-là vous deviez aller aux *travaux patriotiques* que le *parti unique* organisait chaque automne pour tous les jeunes inscrits dans les facultés du pays. Vous étiez les quatre en pyjama et vous marchiez dans la pièce en vous préparant pour sortir, vous saviez que la journée allait être dure, vous deviez travailler dans les champs du pays pour ramasser la récolte de plusieurs variétés de légumes. *Le parti unique* manquait de main-d'œuvre en agriculture et il obligeait les étudiants de toutes les écoles, les intellectuels, les militaires, les ouvriers et les cadres des entreprises industrielles à travailler comme manœuvres.

Tu cherches tes habits de *travaux patriotiques* dans ta petite armoire personnelle, l'un de tes trois camarades revient de la salle commune des lavabos, les deux autres copains sont déjà habillés et ils vous disent qu'ils vont partir à la cantine du campus, tu as mis ton pantalon brun en coton et tu cherches maintenant la chemise à carreaux bleus et rouges, tu penses à ce que vous allez manger dans quelques minutes, tu sais que la portion de nourriture matinale, servie à la cantine, n'est pas suffisante pour vous apporter l'énergie nécessaire à un travailleur agricole.

Vous n'êtes plus que deux dans la chambre et vous devez la quitter dans quelques minutes, vous devez suivre le programme spécial des *travaux patriotiques* que *le parti unique* a mis en place pour toute la population valide du pays, après le repas vous devez aller à pied jusqu'à la gare ferroviaire la plus proche. Des trains spéciaux vous attendent là-bas, vous êtes des millions à travailler gratuitement dans les champs de l'automne. Tu penses à la richesse et à la pauvreté de ton pays, tu sais que dans les villes les gens manquent de provisions, tu sais qu'ils ne trouvent pas de légumes, de fruits ou de viande dans les magasins, tu sais que les champs donnent chaque année une bonne récolte, tu ne comprends pas comment *le parti unique* réussit à affamer le peuple qu'il dit gouverner.

Tu es dans le hall et tu fermes la porte à clé, des petits groupes d'étudiants affluent vers la sortie, tu t'intègres dans le flot humain, tu marches en regardant tes bottes courtes et usées que tu chausses pour aller dans les champs. Tu es dehors et tu es content parce que la pluie n'est pas au rendez-vous, après quelques minutes tu entres à la cantine, tu penses à ton couteau de chasse que tu as oublié dans ton armoire, tu fais la queue pour prendre ton petit-déjeuner et tu rejoins à leur table tes trois camarades de chambre qui te disent *dépêche-toi, nous sommes en retard, il ne faut pas qu'on rate le train spécial*.

Vous descendez la rue qui mène vers la gare, il y a des centaines d'étudiants qui se déplacent avec vous sur les trottoirs, tu penses à une femme qui est la secrétaire du doyen, il fait frais et vous portez des canadiennes ou des manteaux courts adaptés pour le travail à l'extérieur. Tu as pris ce matin ta veste de chasse matelassée et brune, dans l'une de ses grandes poches tu sens le paquet de *nourriture*

JE SUIS TOUT NU
ET JE VAIS RESTER COMME ÇA UN BON MOMENT

Je ne supporte plus les habits sur mon corps, une chemise a le poids d'un vélo, une veste pèse autant qu'un tracteur. Je suis devenu très sensible aux habits, ils sont devenus de plus en plus lourds et je ne veux plus m'habiller. Je raconte cela à mon médecin. Je lui dis que j'aimerais sortir tout nu. Il me dit "il faut vous calmer!".

Cela a commencé avec la culotte, je ne pouvais plus supporter de culotte, je racontais tout ça à mes amis, ils riaient et se moquaient de moi, je me posais des questions sur l'état de mon corps, le médecin disait "c'est psychosomatique!". Ma mère disait que ce n'était pas grave, qu'il y avait plein de gens qui ne portaient pas de culotte, elle me conseillait de ne plus me plaindre et de faire comme je le ressentais. Je croyais que ce n'était qu'une histoire de culotte, je me disais qu'un mois sans culotte allait me faire du bien, je ne mettais plus de culotte et ça a continué avec les chaussettes. Une chaussette était comme un plâtre, je me sentais avec des chaînes aux pieds, le médecin disait que mon cas s'aggravait, ma mère me priait de faire du sport, mon père me disait "c'est à cause de la télé!".

Ensuite, c'est la cravate qui m'est devenue insupportable, je la sentais comme une corde au cou, comme un étranglement permanent, j'étouffais quand je parlais. Le médecin disait que j'étais un cas inhabituel, ma mère a donné toutes mes cravates à l'Armée du Salut et mon frère aîné m'a invité au cinéma.

Maintenant je ne sors plus de chez moi, je reste enfermé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, je travaille à la maison sur mon ordinateur et je suis nu en permanence. Je me sens mieux. Mon médecin dit que la guérison va prendre quelques années, ma mère fait les courses pour moi, mon père m'apporte les journaux, mon frère invite chez moi des filles qui travaillent avec lui et qui ont envie de me voir tout nu. Les voisins ont remarqué que je ne fais plus la lessive et ils m'ont écrit une lettre qu'ils ont tous signée et dans laquelle ils me demandent si je suis fâché avec eux.

Je passe mes loisirs en lisant, tout nu, au lit ou assis sur une chaise. Je fais du vélo d'appartement, tout nu. Je fais la cuisine et je mange en étant tout nu. Je travaille, tout nu, à mon ordinateur. Je regarde par la fenêtre, tout nu. Je dors tout nu et, pour ne pas faire peur à ceux qui me visitent, j'ai collé sur la porte de l'entrée de mon appartement un petit papier sur lequel j'ai écrit "je suis tout nu et je vais rester comme ça un bon moment". Le médecin me dit "ça va bien!", ma mère pense que je suis sur la bonne voie et mon père m'a offert une table de billard.

l'instantané

elle pose sa poupée sur le canapé et prend place à côté de son père, colle son corps vers son papa, enfile sa tête entre le bras gauche et la poitrine du parent et lui pose la question: «papa, pourquoi des fois tu ne manges pas avec nous, le soir ? ».

travail alimentaire, piscine couverte, macaques

Dans la fabrique de poêles en fonte il restait seulement une dizaine d'ouvriers. Le reste du personnel, employé dans plusieurs ateliers, avait été mis au chômage technique. Les bancs de travail, en tôle épaisse, étaient tous rouillés et couverts d'outils en désordre.

Les sols étaient en béton grossier, avec des nids de poules, des plus petits aux plus grands, éparpillés sur toute leur surface. Aux fenêtres, il manquait la moitié des carreaux, les grues suspendues sur des traverses métalliques ne fonctionnaient plus.

Des taches d'huile de moteur entouraient les tonneaux métalliques entreposés les uns sur les autres aux quatre coins des halles hautes de huit mètres; les palettes en bois, qui servaient de supports à certaines pièces des poêles, s'entassaient dehors, entremêlées, contre le mur sans peinture, comme pour un grand feu de fête. Les pâles des ventilateurs ne tournaient plus.

Les portes n'avaient plus de serrures, elles étaient couvertes d'une peinture qui tombait, sèche comme l'écorce des vieux arbres. Tu voyais des taches de graisse sur leurs poignées, leurs gonds grinçaient et la plupart d'entre elles étaient penchées d'un côté, ne se fermant plus sans être soulevées et poussées fortement.

Les quelques transporteurs électriques n'avaient plus leurs batteries, ils avaient les pneus dégonflés ou démontés par ceux qui vendaient tout ce qu'ils pouvaient de leur entreprise au marché noir.

Les radiateurs du système de chauffage avaient été démontés et les ouvriers les donnaient aux gens intéressés contre une bouteille d'alcool fort ou contre de l'argent.

La tuyauterie des douches était vétuste, délabrée, couverte de rouille et pleine de trous; depuis plusieurs mois, l'eau ne coulait plus dans les conduites.

Il n'y avait plus de poêles à construire et plus personne ne s'occupait de cette fabrique transformée en un tas de câbles, de bois, de caoutchouc, de ferraille, de briques, de cartons.

Ceux qui travaillaient encore ici n'avaient pas de salaire, ils faisaient des réparations de voitures, ils vendaient les matériaux qui restaient dans les dépôts, ils jouaient au ballon dans la cour asphaltée ou ils fabriquaient des pièces de rechange à l'aide de l'outillage encore en état de marche, pour une machine agricole, un vélo, une machine à laver ou une brouette. **Ils vivaient tous de bricolage.**

Il n'y avait pas de chef. Chacun s'occupait de ses petites commandes et de la maraude des objets qui pouvaient lui être utiles à la maison. L'un d'eux avait transporté chez lui, avec un camion conduit par un de ses amis, la cabine d'un bulldozer, qu'il avait installée au fond de sa cour, comme niche pour le chien. Un autre ouvrier s'affairait depuis plusieurs semaines à couper avec un appareil de soudure les barres de fer d'un grillage derrière lequel, auparavant, étaient abritées les voitures de fonction.

Le petit bâtiment des bureaux était devenu dortoir, salle à manger et casino pour ceux qui jouaient aux cartes ou aux dés contre de l'argent.

Pendant le temps passé dans l'enceinte de la fabrique, **ils buvaient beaucoup.** Ils apportaient les boissons alcooliques depuis la maison, dans des bouteilles vidées de leur jus de fruit par les enfants.

→

froide que chacun a reçu de la cantine, pour le repas de midi : deux tranches de fromage blanc, une conserve de poisson, un pain de deux cents grammes, une pomme.

Le train est là, tu l'aperçois sur la voie une et il est déjà bondé, sur le quai il y a plusieurs professeurs de ta faculté et des employés des chemins de fer en uniforme, tu penses au match de football que tu dois jouer dans trois jours comme centre-avant, les étudiants montent dans les wagons et s'entassent les uns contre les autres, tu es avec un groupe d'amis et vous choisissez de faire le voyage dans la dernière voiture du *convoi spécial*.

Vous avez passé presque vingt minutes sur les rails, vous avez joué aux cartes et vous vous êtes raconté des blagues, maintenant vous devez descendre et marcher quelques minutes pour traverser la place de la gare du village, tu marches dans la foule composée de tes camarades d'études, tu avances vers le terrain vague sur lequel il y a une vingtaine d'autobus qui vous attendent pour vous emmener dans les champs. Encore une demi-heure de bus pour rejoindre la récolte de légumes de l'année qui est encore dans la terre, vous ne savez pas si vous allez ramasser des pommes de terre ou des carottes, tu penses à ta mère qui est un peu malade, vous montez dans les bus qui se remplissent vite et leurs chauffeurs démarrent, *le parti unique* a besoin de vous et c'est lui qui décide quand et où vous devez être transformés en esclaves.

Tu es debout et tu es serré par les corps des autres étudiants, le bus roule vite et tu vois par-dessus les têtes qui t'entourent l'étendue de cette région agricole, tu penses au mot *spécial*, tu te dis que dans ton pays tout est devenu *spécial*, vous êtes transportés par un bus *spécial* et vous allez accomplir des *travaux patriotiques* sans avoir le droit de réfléchir et de vous exprimer sur leur raison et leur sens.

Quand tu poses tes pieds à terre et tu regardes autour de toi, tu es choqué par les immenses tas de légumes qui forment des pyramides dignes de contes de fées, tu ne comprends pas où va cette *nourriture*, tu sais que dans les villes les gens ne trouvent pas ces produits à acheter, tu penses à ceux qui possèdent un lopin de terre et qui cultivent ce qu'ils peuvent dessus, tu fais quelques pas, tu vois à ta droite, à une trentaine de mètres, un tas d'environ dix tonnes de petits oignons. Tu penses à ton oncle qui t'avait dit *cette année je n'ai pas de petits oignons à semer*, tu te diriges vers les petits oignons qui sont devant toi en abondance, tu es hypnotisé par les petits oignons à semer, tu as un plan, tu veux prendre pour le frère de ta mère plusieurs kilos d'oignons à semer. Les autres étudiants vont tous vers les professeurs qui commencent à *faire l'appel,* chaque professeur sort de sa mallette ou de sa poche une feuille de papier sur laquelle figurent les noms des étudiants, chaque professeur lit à haute voix les noms des étudiants, chaque étudiant doit répondre *présent* quand il entend son nom. Tu n'es pas avec eux. Tu es seul et tu es agenouillé au pied d'une montagne de *petits oignons à semer*, tu as déchiré la doublure de ta veste de chasse, tu prends de tes mains des petits oignons et tu les mets dans ta veste, tu les introduis entre les deux couches de tissu, tu les fais glisser autour de ta taille, tu es en train de te procurer des petits oignons pour ton oncle, tu sais que tu vas les lui envoyer par la poste, dans un colis réglementaire. Tu ne penses pas, tu mets des petits oignons dans ta veste déchirée, tu sens que ta veste gonfle, les petits oignons s'entassent autour de ton corps, tu te relèves, tu as pris environ quinze kilos de petits oignons. Tu penses à ton oncle et tu l'imagines ouvrir le colis plein de petits oignons à semer, tu ris tout seul, tu ris parce que tu te dis que tu vas marquer « conserves de poisson » à la rubrique *contenu* du paquet. Tu dois rejoindre tes camarades des *travaux patriotiques*, tu les vois deux cents mètres plus loin organisés en pelotons comme à l'armée, tu marches et tu sens le poids des petits oignons et tu vois que ta veste fait autour de ta taille une sorte de chambre à air de roue de camion, gonflée au maximum.

Tu arrives à côté du groupe d'étudiants de ton année d'études, le professeur qui a fait l'appel te dit *ici on fait pas le voyou*, tu sais qu'il est l'un des membres importants du parti unique, tu penses au parti unique qui est *spécial*, tu lui réponds *oui, camarade professeur, j'ai été uriner derrière un tas de betteraves*. Il te regarde et il te dit *tu es bien enveloppé*, tu passes à côté de lui en lui disant *bien sûr, j'ai fait ma provision d'oignons, pour midi, je vais les bouffer avec le fromage blanc et la conserve de poisson*. Tu n'aimes pas les professeurs qui représentent le parti unique, tu aimes les professeurs qui honorent leur métier d'enseignant, de maître, de passeur du savoir, tu es un étudiant qui les emmerde, certains professeurs disent, entre eux, que tu es *spécial*.

Vous êtes en colonne par quatre et vous marchez sur la terre battue de la route qui sépare les champs, les professeurs sont les sergents des groupes, vous vous dirigez vers le lieu du travail. Vous arrivez à côté de plusieurs centaines de caisses en bois vides qui sont entassées au bord de la route, l'ordre est donné de vous munir chacun d'une caisse vide, vous vous dispersez pour aller chacun chercher un cageot, tu vois les professeurs d'université qui marchent dans le champ, en suivant la ligne des labours, et qui comptent leurs pas, au centième pas ils s'arrêtent, chaque étudiant a pour tâche le ramassage des patates sur une distance de cent pas. Tu penses à l'absurdité de ces instants.

Le reste de la matinée, vous l'avez passée à ramasser des pommes de terre sur des distances de cent pas mesurées par ceux qui étaient censés vous apprendre quelque chose dans

Certains clients payaient avec des bouteilles de vin ou de vodka. Parfois, ils envoyaient un des leurs au plus proche restaurant, en ville, pour refaire les provisions d'alcool.

Quand ils parlaient entre eux, c'était pour s'injurier ou pour se raconter des blagues que tu savais pleines de cochonneries. Tu te souviens bien d'une de ces blagues - c'est le plus jeune d'entre eux qui l'avait racontée: "Un vieil homme va à la capitale, pour apporter des papiers nécessaires à l'augmentation de sa pension, il prend un train de nuit pour arriver tôt le matin dans la grande ville et il s'installe dans un des compartiments à huit places, à côté de quelques jeunes gens. Il a plus de sept heures à passer dans ce train qui s'arrête dans chaque gare et il a pris avec lui à manger pour deux jours et une bouteille d'eau-de-vie. **Les jeunes avec lesquels il partage le compartiment boivent du vin qu'ils versent dans des verres en plastique** d'une dame-jeanne de dix litres, ils rient et parlent fort; il n'y a pas de lumière dans le train, on voit seulement les braises des cigarettes, les flammes des briquets et la lumière de la lampe de poche du contrôleur quand il passe dans le couloir; le vieux a parlé avec les jeunes gens, ils ont bu ensemble du vin et de l'eau-de-vie, il leur a parlé de sa difficulté à nouer les deux bouts avec sa pension de retraité, **il dit que ce n'était pas facile d'être âgé et de ne pas pouvoir manger à sa faim,** les jeunes se moquent un peu de lui en lui disant: "Grand-père, maintenant c'est la démocratie, c'est fini le temps du parti unique, maintenant c'est chacun pour soi, maintenant tout se paie, c'est comme ça!" ; le vieux s'est endormi dans son coin, avec la tête posée sur son baluchon et il s'est fait réveiller par le toussotement d'une femme qu'il a aperçue dans le compartiment, à la lumière de la lune, agenouillée vers la porte coulissante de l'entrée; **il a remarqué que cette femme toussait fortement,** comme quelqu'un qui s'étouffe et il a dit aux autres qu'il fallait l'aider, qu'il allait faire de la place sur une des banquettes pour qu'elle puisse s'allonger afin de reprendre ses esprits; il s'est levé pour soulever la femme qui toussait et la lumière d'une lampe de poche l'a ébloui: c'était le contrôleur qui lui a dit: **"Couche-toi, grand-père, il n'y a rien de grave,** elle suce ma queue, elle vient de payer son billet!".

Quand tu avais entendu ces paroles, tu étais en train de te fabriquer un sabre de bois avec un marteau et des clous, tu avais treize ans, tu étais accepté par les ouvriers de l'ancienne fabrique de poêles, ils te laissaient jouer, bricoler et te promener sur leur territoire, ils te surnommaient "le gamin".

Ils étaient tous habillés de couleurs sombres et usées. Ils avaient les mains noires à cause de la graisse sale qui avait imprégné leur peau.

Tu venais auprès d'eux plusieurs fois par semaine, après tes cours à l'école, tu trouvais dans cet endroit des fils de fer et beaucoup d'autres choses que tu utilisais pour construire une tente, un lance-pierres, une niche d'oiseau ou une cage pour les poules de la grand-mère. Ils ne connaissaient pas ton nom et ils ne savaient pas non plus qui étaient tes parents, ils te laissaient tranquille et tu leur demandais parfois de l'aide pour tes travaux. **Ils t'aidaient volontiers et ils t'invitaient souvent à boire avec eux,** tu refusais en disant que l'alcool te donnait mal à la tête, ils insistaient en disant que tu devais prendre l'habitude de boire parce que tu étais un homme.

Tu n'as jamais bu de leur alcool, tu as assisté plusieurs fois à leurs beuveries et à leurs disputes, tu les voyais s'insulter et jaser à propos des gens de leur entourage, tu étais un des témoins de leur souffrance et de leur ignorance, tu étais là-bas une sorte d'invité.

Ils mangeaient avec les mains et tu voyais pendant leurs repas comment les taches noires de leurs mains passaient sur le fromage blanc qu'ils apportaient de la maison, emballé avec du papier journal; tu voyais les lettres du journal imprimées sur le fromage blanc, tu voyais leurs couteaux de poche couper en rondelles le salami et les tomates, tu voyais leurs mâchoires écraser les os des cuisses de poulet qu'ils mangeaient.

l'instantané

elle prend de sa main droite l'éponge jaune qui se trouve sur le lavabo en zinc de la cuisine, ouvre, à l'aide de l'autre main, le robinet d'eau chaude, passe, pendant une fraction de seconde, l'éponge sous le jet d'eau chaude, referme le robinet, tourne le dos au lavabo et commence à se déplacer à travers la cuisine, passe dans le salon, le traverse, arrive tout près de la porte qui donne sur la terrasse, l'ouvre, passe son seuil, tourne à gauche, suit le chemin qui longe le mur de la maison, arrive à côté de la table rouge, en fer-blanc, et, en utilisant son éponge, lui nettoie la surface.

Deux d'entre eux avaient fait de la prison, un pour brigandage, l'autre pour vol de céréales dans les wagons des chemins de fer. Ils étaient tous endurcis, mornes, souvent tristes, avec les sourcils froncés.

Ils n'étaient pas tes amis, ils étaient là comme dans une pièce de théâtre et le décor était le décor de tout un pays. Tu es un des témoins des malheurs du monde, tu as vécu et tu vis pour voir, pour entendre et pour raconter.

→

la vie, les études universitaires étaient gratuites et vous les payiez quand même avec *les travaux patriotiques*, vous passiez au moins un mois par année à travailler gratuitement pour le parti unique.

A midi, la plupart des étudiants ont mangé le *paquet de nourriture froide* reçu à la cantine, celles et ceux qui n'étaient pas dans les foyers de l'état avaient apporté leur repas qu'ils avaient préparé à la maison, la pauvreté du pays se reflétait dans ce que vous mangiez chaque jour. Tu étais triste et tu pensais à ceux qui avaient commencé à chercher dans les poubelles des villes pour trouver des restes alimentaires avec lesquels ils nourrissaient leurs poules et leurs cochons, élevés dans des cages étroites, à côté de leur maison.

La pause est passée vite et, en mangeant entre les mottes de terre, vous aviez tous l'air de réfugiés de la Seconde Guerre mondiale, tu pensais aux grandes famines que le pays avait vécues, tu te rendais compte que la famine que vous viviez était l'une des plus affreuses du siècle.

L'après-midi s'est déroulé comme d'habitude, vos professeurs ont mesuré pour vous plusieurs fois encore leurs *cent pas* de terrain agricole, vous avez sorti des patates de la terre, vous les avez entassées dans des caisses en bois, vous avez porté ces caisses, à deux, au bord de la route en terre battue où d'autres ouvriers du parti unique les chargeaient dans des camions.

Vers quatre heures et demie, avec les mains, les chaussures et les habits salis par la terre du champ, vous vous êtes rassemblés pour que les professeurs puissent faire *l'appel* de la fin de la journée de travail, votre apport aux travaux patriotiques était comptabilisé sur des feuilles de papier, vous aviez hâte de monter dans les bus qui étaient revenus pour vous ramener à la gare du village.

Tu portes sur toi les petits oignons pour ton oncle, tu es à côté d'un ami qui te fait rire en te racontant une blague dans laquelle le personnage principal a enlevé les yeux de plusieurs centaines de sardines et les a mis dans un petit pot en verre qu'il a offert à sa maîtresse d'école, en lui disant que c'était du caviar. Les étudiants qui vous entourent dans le véhicule sont contents de rentrer et ils parlent fort et ils rigolent malgré la fatigue, vous êtes en route depuis un quart d'heure, vous balancez dans les virages, le bus ralentit, il roule lentement sur quelques dizaines de mètres, vous regardez tous en avant pour comprendre la cause du freinage, ton ami te dit *ça doit être une charrette tirée par un cheval affamé*. Le bus s'arrête et vous remarquez à travers le pare-brise trois voitures de terrain peintes en bleu qui bloquent la chaussée, sur les capots et les portes de ces jeeps sont inscrits en blanc et en lettres capitales les mots LA MILICE, la porte avant s'ouvre, un milicien en uniforme entre dans le bus et il crie *tout le monde descend, contrôle corporel et des bagages*. Tu comprends que tu es en danger, ils cherchent des légumes sur vous et dans vos sacs, ils disent qu'ils luttent contre le vol de la récolte du parti unique, ton ami te dit *t'es cuit, il faut que tu te débarrasses immédiatement de tes petits oignons* ; pendant que vous vous parliez le bus se vidait, ses occupants descendaient et suivaient les ordres des miliciens, tu réalisais que tu n'avais pas le temps de vider tes petits oignons dans le bus, tu te rendais compte que vous vous trouviez sur la plate-forme du milieu du bus articulé, tu pensais aux étudiants qui s'étaient fait expulser de l'université pour avoir pris beaucoup moins que tes quinze kilos de petits oignons.

Tu vois un trou dans la protection verticale de l'articulation du bus, cette paroi est faite de tissu plastifié usé par la rouille des barres qui le soutiennent, tu enlèves vite ta veste et tu l'introduis dans la déchirure de *l'accordéon*, tu es maintenant en pull gris en laine fait à la main par ta grand-mère, tu avances vers la sortie, les étudiants et les professeurs ont été dirigés vers le bas de la route et ils sont tous alignés comme devant un peloton d'exécution.

Les étudiants et les professeurs font une seule ligne humaine de plusieurs dizaines de mètres, tu rejoins tes camarades des travaux patriotiques, tu te places entre deux filles que tu ne connais pas, l'une d'elles te dit *j'espère que tu as bien caché ta veste gonflée de patates*. Tu penses aux risques que tu as pris, tu te dis *je n'ai pas peur*, tu entends des voix qui viennent du groupe des miliciens en uniforme, des femmes et des hommes sous-officiers commencent à vous fouiller, un par un, dans les poches de vos vestes et vos petits bagages dans lesquels vous aviez des bouteilles d'eau, des thermos et les restes de la nourriture mangée à midi. Vous êtes dos au champ et vous voyez l'autobus articulé, vos yeux se trouvent au niveau du plancher du véhicule, tu remarques sous le bus un bout de ta veste brune qui touche l'asphalte, la fille qui est à ta gauche te dit *s'ils regardent sous le bus tu es foutu*, tu as dans ta veste ta carte d'étudiant avec ta photo, tu penses au plancher troué du bus, un milicien s'arrête devant toi, tu sens son souffle, il touche de ses mains tes poches et ton pull sur tes hanches, il dit *tu as un bon pull paysan, toi*.

Sur tous les gens qu'ils ont fouillés, la milice du parti unique a trouvé une dizaine de carottes et toutes avaient été dissimulées dans les mallettes de certains professeurs qui vous accompagnaient. Vous avez été autorisés à remonter dans le bus et le chauffeur a manœuvré pour passer entre les jeeps bleues, tu as récupéré ta veste qui a traîné par terre quelques mètres, tu tremblais en t'habillant entouré de tes collègues, tu pensais à ton oncle et aux petits oignons que tu avais sauvés pour lui.

Tu étais un garçon de treize ans qui flairait les gens et leurs habitudes, tu venais à pied dans cette fabrique en ruines et tu passais par les champs qui liaient les banlieues de la ville à la route nationale.

Ils étaient les vestiges de l'époque du parti unique, ils étaient les laissés-pour-compte du nouveau système. Tu acceptais d'être leur "gamin", ils t'envoyaient de temps en temps faire leurs courses.

Les personnes qui profitaient de leurs services, étaient, pour la majeure partie, des gens comme eux, pauvres et en marge du monde, des gens qui vivaient de déchets. Ils étaient tous chaussés de baskets bon marché. Les lacets de leurs chaussures étaient tachés de la même graisse qui tachait leurs mains. Tu sentais en chacun d'eux un esprit de vengeance, une envie de taper du poing sur le visage de quelqu'un d'autre ou contre un mur.

Tu as bien remarqué leur tendresse et leur attention envers l'enfant que tu représentais. Quand tu posais des questions sur cette fabrique fantôme, ils t'expliquaient tout ce que tu voulais dans les moindres détails; tu remarquais la douceur de leur voix et leur connaissance d'un métier qu'ils ne pouvaient plus pratiquer.

Ils étaient comme des marins obligés de continuer à vivre sur un chantier naval en faillite. Tu t'étais rendu compte que le monde que tu percevais à l'aide de tes cinq sens était beaucoup plus complexe que le monde de tes rêves. Tu rêvais de tes sorties dans la forêt accompagné par tes copains, tu rêvais que tu volais au-dessus de la ville de ta grand-mère et tu volais comme une des hirondelles qui avait son nid accroché au fil électrique de l'ampoule de la terrasse de la grand-mère, tu rêvais de tes poissons pêchés pendant la journée, tu rêvais de la voiture de service de ton oncle que tu avais déjà conduite seul au volant, tu rêvais de ta petite copine mais tu ne rêvais jamais de ce que tu rencontrais de plus dur, de plus inouï, de plus choquant, de plus inattendu dans ta vie.

Ils avaient, pour eux dix, plusieurs hangars de l'usine, ils étaient à la fois les propriétaires fictifs de deux mondes qui s'entrechoquaient et les employés d'un Dieu de carnaval, en carton bouilli, avec des veines tracées sur le corps avec du rouge à lèvres. Tu passais des heures avec eux.

Tu faisais des comparaisons entre le monde de tes devoirs scolaires et ce monde à eux, tu comparais les équations de deuxième degré avec leurs gestes de ferrailleurs. Tu pensais mettre en équation des gestes et des paroles. Tu sentais que tu pouvais mettre en équation des regards et des physionomies. Tu te rendais compte que les équations ne pouvaient pas surprendre les vibrations de ton corps, de ta voix quand tu voyais ces gens, qui t'accueillaient, hurlant leur détresse, leur incompréhension, leur méconnaissance.

Ils étaient cloîtrés entre les murs d'une cathédrale moisie, ils nageaient dans les eaux de mots sans racines, tu vivais ces gens comme l'on peut vivre des escargots que l'on regarde traversant la route, se faire écraser, un par un, par les roues des voitures, par les pas des autres humains.

Ils avaient des familles à nourrir, chacun d'eux avait des enfants à la maison. Ils étaient à la fois des anges et des brutes, tu les connaissais dans leurs moindres comportements, tu savais qu'ils étaient capables de bercer des bébés dans leurs bras, tu savais qu'ils étaient capables de tuer.

Tu avais en cet endroit ton royaume à toi, fait d'odeurs fines et puantes, d'images de saints et de diables, de goûts d'essence et de plastique, de bruit de scies à métaux, du toucher de la tôle d'acier. Tu étais un roi.

Parce que ton arrière-grand-père était l'administrateur des forêts du roi dans ta région, parce que je t'avais raconté des scènes de la vie de mon père, à l'âge de treize ans, tu te prenais des fois pour un roi. Mentalement, tu transformais ces dix ouvriers en tes sujets et tu leur donnais des tâches à accomplir, des devoirs, des récompenses et des médailles.

Ils ne faisaient pas trop attention à toi, ils te considéraient comme un innocent égaré dans leur monde à eux, ils pensaient que tu étais un enfant sans attaches, ils croyaient que tu te collais à eux et cette pensée n'était pas tout à fait fausse. D'une manière, tout ce qu'ils pensaient de toi était vrai: tu cherchais à vivre, à connaître le monde en dehors de l'univers de ta famille, de ta maison, de ta rue. Tu allais en dehors de ton quartier, tu allais en dehors de la ville.

Ils étaient en dehors d'eux-mêmes, ils vivaient le drame d'un pays meurtri. Tu étais un gosse de treize ans et tu sentais l'odeur qui sortait de leur pantalon, tu vivais leur haleine, leurs mots directs, leurs façons de vivre le dos contre un mur beaucoup plus grand, beaucoup plus impénétrable que tous les murs: le mur de la solitude.

l'instantané

debout, devant la glace de la salle de bains, il prend de sa main droite le tube de dentifrice placé dans un verre en plastique, ouvre le bouchon du récipient, le pose sur le lavabo blanc, prend la brosse à dents, presse le tube entre ses doigts, laisse le produit couvrir les poils de la brosse, arrête la pression des doigts sur le tube, remet le bouchon à sa place, pose le tube dans son verre, approche la brosse de sa bouche entrouverte et commence à frotter, avec elle, ses dents.

Tu étais le seul parmi eux qui apportait un brin de nostalgie, de joie de vivre et d'envie de pleurer. Quand tu as pleuré parce que ton arc à corde en élastique de fil électrique de haute tension s'est cassé, trois d'entre eux sont venus vers toi te demander ce qui n'allait pas; tu leur as dit tes soucis, ils t'ont écouté puis ils t'ont fabriqué l'arc le plus performant que tu puisses connaître: avec cet arc tu pouvais aller à la chasse aux biches, dans la forêt de ton enfance.

→

Tu es avec ta cousine et son mari, ils sont venus te chercher à l'aéroport et maintenant vous allez à la *Gare du Nord* de la capitale, ta cousine est assise à l'arrière et son mari conduit la voiture, tu leur racontes ton voyage en train et en avion, tu dis que tu as vu « *Lieber Fahrgast, im Falle einer Evakuation des Zuges Cher passager, en cas d'évacuation du train Caro passaggero, in caso d'evacuazione del treno* » écrit sur un autocollant posé à côté d'une vitre du train qui allait de Lausanne jusqu'à l'aéroport de Genève. Ta cousine est pharmacienne, elle vend des médicaments aux médecins qui ont leur cabinet privé, elle est représentante en pharmacie et son mari travaille avec elle, ils partent chaque jour sur le terrain avec leur voiture remplie de boîtes de médicaments, ils proposent des médicaments aux pharmacies et aux médecins de la région, elle dit « ces derniers jours il a fait très chaud dans le pays, il est pénible de travailler dix à douze heures par jour en supportant cette chaleur ».

Tu as décidé d'aller tout de suite à la grande gare de la capitale, tu veux prendre le premier train pour rejoindre la ville de ton enfance, tu leur as dit « allons boire un verre dans l'un des restaurants proches de la gare », ta cousine et son mari sont mariés depuis dix ans et ils n'ont pas d'enfants, ta cousine te demande des nouvelles de ta fille, son mari dit « je prends une bière sans alcool ».

A Munich, tu as dû changer d'avion, à Munich, tu as bu trois cafés dans la zone d'attente, tu leur dis « ils offrent des cafés et du thé et de la citronnade à l'aéroport de Munich », le mari de ta cousine t'a donné une bouteille de vin de ton pays, il t'a accueilli avec cette bouteille de vin dans la main, tu as mis la bouteille de vin dans ton sac à dos que tu serres entre tes jambes, le mari de ta cousine dit « dans quelques minutes nous allons arriver à la gare, j'espère que tu auras un train dans l'heure qui suit ».

Tu regardes les voitures qui roulent autour de vous et tu regardes les immeubles et tu regardes les passants, tu dis « j'ai du chocolat et de la fondue et du café en capsules pour vous, je vous ai aussi apporté du savon à l'huile d'olive », ta cousine te dit « merci ! », son mari te dit « merci ! », le mari de ta cousine parque la voiture devant la *Gare du Nord*, vous descendez et vous allez vers le coffre de la voiture, le mari de ta cousine ouvre le coffre, tu sors la grande valise noire, tu la poses sur les pavés, tu ouvres cette valise et tu cherches les cadeaux que tu leur as apportés. Ils prennent de tes mains les objets et ils les rangent dans des sacs en plastique sur lesquels est inscrit le nom d'un médicament, ils disent de nouveau « merci ! », tu dis « de rien ! », tu dis « voilà, c'est tout ! », tu refermes ta valise noire, tu dis « elle a presque vingt ans cette valise ! », le mari de ta cousine ferme le coffre de sa voiture, tu mets sur ton épaule gauche le sac à dos et de la main droite tu tires sur l'asphalte cette valise noire.

Vous allez vers les guichets de la *Gare du Nord*, ta cousine veut porter ton sac à dos, tu penses à ta nappe verte de la table de la cuisine « Tischdecke Nappe Tovaglia 100% Baumwolle 100% coton 100% cotone », le mari de ta cousine veut tirer sur l'asphalte ta valise noire, tu as une nappe « Tischdecke mit Schrägbandeinfassung nappe avec bordures en biais tovaglia con orli a sbieco », tu leur dis « non, merci, je porte tout seul mes bagages, j'ai l'habitude de porter mes bagages », vous montez les escaliers, vous faites quelques pas et vous entrez dans le grand hall de la billetterie.

Tu te diriges vers l'une des caisses, tu vois deux personnes qui font la file à cette caisse, ta cousine et son mari te suivent, vous arrivez tout près de ce guichet, tu poses ta valise sur le sol, la personne qui est devant toi avance et s'adresse à la caissière, tu pousses ta valise de ton pied droit, ta cousine dit « je vais les appeler à la maison, pour leur dire quand tu arrives chez eux », son mari dit « il faudra qu'on achète des journaux pour toi, je sais que tu aimes lire les journaux du pays », vous avancez, c'est ton tour de parler à la caissière, tu dis « un billet pour Craiova, s'il vous plaît, avec le premier train », la caissière dit « c'est dans sept minutes, votre train, vous voulez un billet pour ce train ? », tu dis « oui, s'il vous plaît ! », tu sors ton portefeuille de la poche arrière droite de tes pantalons, tu l'ouvres, tu sors un billet de cent et tu le passes dans la fente de la vitre blindée du guichet, tu vois comment les doigts de la main droite de la caissière prennent le billet de cent, des doigts de sa main gauche elle tape des lettres sur le clavier de son ordinateur, la caissière prend le billet de train imprimé, elle te le donne, elle te rend la monnaie, tu dis « merci ! », tu te tournes vers ta cousine et son mari, tu leur dis « il faut aller vite à la voie une ».

Tu portes tes bagages et tu avances parmi les voyageurs de la *Gare du Nord*, ta cousine t'a devancé pour t'acheter deux bouteilles d'eau minérale, le mari de ta cousine est parti en courant pour t'acheter des journaux, tu réalises que vous ne pouvez plus boire un verre ensemble, tu t'approches de la voie une, ta cousine et son mari te rejoignent, tu avances sur le quai de la voie une, tu leur dis « j'ai une place réservée dans la voiture numéro cinq », le mari de ta cousine regarde vers la droite et dit « c'est pas ici, c'est plus loin, ici c'est la voiture numéro huit ». Ta nappe verte « bügelbar auf der Rückseite repassage sur le verso de la nappe stirabile sul rovescio » est devant toi dans la chaleur de cet après-midi qui vous étouffe, la table de ta cuisine, sans nappe, est comme un stylo sans capuchon, tu marches à côté du train à l'arrêt, tu regardes les numéros des wagons, la nappe verte te protège du soleil et de sa chaleur, ta cousine dit « c'est ici, la voiture numéro cinq », son mari dit « c'est bizarre, c'est le wagon-restaurant, ils t'ont donné un billet au wagon-restaurant », tu t'arrêtes, tu poses ta valise noire sur le sol en béton, tu leur dis « c'est pas grave, j'ai une nappe avec moi, j'ai la nappe verte de la table de ma cuisine, Wasser-und Fleckenabweisende Acrylbeschichtung

Tu les as toujours remerciés de leur aide, de leurs conseils, de leur bienveillance envers toi. Ils sentaient que tu n'étais pas des leurs, ils sentaient que tu n'étais pas non plus du camp de leurs ennemis potentiels, ils t'aimaient comme on aime un gosse qui traverse la rue la tête haute, ils t'aimaient et tu les aimais comme on aime n'importe quoi qui surgit dans la vie.

La fabrique de poêles en fonte n'existait plus et le verger qui l'entourait sur plusieurs hectares n'était plus entretenu depuis des années. Le sol des pommiers était couvert par de hautes herbes, les arbres n'étaient plus taillés, personne ne labourait le terrain, la récolte était maigre et les poteaux en bois de la barrière qui marquait le pourtour de ce domaine agricole pourrissaient à la base et penchaient de côté.

Tu passais des heures dans les ateliers et dans le verger qui les entourait, le passage de l'odeur de rouille à celle de la terre se faisait en douceur, comme un sommeil dans lequel tu glissais les yeux ouverts. **Parmi les arbres devenus sauvages, tu jouais aux apaches ou tu regardais longtemps des fleurs, des brins d'herbe et des lézards.** Tu grattais la terre avec des bâtons que tu trouvais autour de toi, tu t'allongeais sur le dos et tu regardais le ciel. Tu voyais des sauterelles s'affairer autour de ton corps immobile, tu entendais les grillons et les craquements de branches qui s'entremêlaient aux voix lointaines des ouvriers.

Ils savaient que tu jouais dans le verger, ils s'étaient habitués à te voir courir parmi les arbres, tu cueillais des pommes pour eux et tu les leur apportais.

Un jour, quand tu es arrivé vers quatre heures de l'après-midi dans une des halles de la fabrique, tu as vu par la fenêtre un cheval dans le verger et tu as su que c'était le cheval du Gitan. **Tu as reconnu le cheval du Gitan qui habitait quelques maisons plus loin** que la maison de ta grand-mère, tu étais content de le voir là, libre parmi les pommiers, il était sans harnais et il se déplaçait lentement.

Il était un autre témoin de la fabrique morte et de ses dix derniers ouvriers, son maître avait repéré le verger en passant à pied, sur la route, et il emmenait son animal chaque matin, de bonne heure, puis il venait le reprendre le soir, au coucher du soleil.

Le Gitan était un homme de petite taille, il avait les bras et le dos musclés par son travail journalier de manoeuvre dans la gare de marchandises de la ville. **Il était moustachu et bien rasé sur le reste de son visage,** il avait une petite maison en briques sans peinture extérieure, il vivait avec sa femme et ses quatre enfants.

La plupart des dix ouvriers n'aimaient pas le Gitan. Ils avaient commencé à parler de lui, d'abord en disant: "Celui-là, avec son cheval, il n'a rien à foutre ici!" puis en le traitant de "voleur de poules", de "sans travail" et d'individu de "sale race". **Tu entendais leurs paroles méchantes,** tu remarquais leurs yeux briller quand ils parlaient du Gitan au chapeau noir, ils le critiquaient sans arrêt, ce Gitan devenait petit à petit leur plus grande hantise.

Ils considéraient que le verger leur appartenait, le Gitan et son cheval étaient des intrus, des non-désirés et des sans-lois, ils ne supportaient pas de voir ce cheval brouter l'herbe haute du verger, ils crachaient par terre en injuriant le monde qu'ils disaient "mal fait".

Tu ne savais pas comment les choses allaient se passer avec le Gitan, son cheval et ces dix ouvriers, tu sentais une haine qui sortait d'eux chaque fois qu'ils parlaient du cheval, cette haine était comme une sorte de brouillard qui couvrait toute la ferraille de la fabrique déserte, elle transformait les halles en un labyrinthe qui te faisait penser à un cimetière désaffecté.

Ils voulaient se battre contre quelqu'un, contre quelque chose, ils avaient l'envie de se venger contre un ennemi quelconque, ils détestaient les politiciens et les prêtres, ils détestaient leur misère, ils détestaient le Gitan et son cheval parce qu'ils représentaient pour eux une des racines du mal.

Ce brouillard qui sortait de leur corps, par leurs paroles et leurs gestes, devenait de plus en plus épais, **tu remarquais qu'ils avaient commencé à marcher comme à l'aveugle** parmi les objets qui constituaient leur monde quotidien, ils exhalaient ce brouillard et s'entouraient de lui comme d'une grosse couverture avec laquelle on se recouvre complètement, ils ne pouvaient plus travailler sans jeter des coups d'oeil vers le cheval qui vivait dans le verger. **Tu les sentais lourds sur leurs pas.** Tu traversais ce brouillard en ayant mal aux yeux et aux oreilles, ils t'adressaient de moins en moins la parole, le brouillard qui sortait de leurs tripes se solidifiait sur les murs et sur la ferraille d'alentour comme le plâtre verdâtre d'un décor de guerre ou d'une tenue de camouflage.

Tu es entré dans la grande halle en voulant chercher des roulements à bille pour fabriquer une trottinette et le cheval était là.

→

l'instantané

il prend dans sa main droite l'emballage qui contient le savon, défait, avec la main gauche, le papier collé sur l'un des côtés du paquet, sort le savon de sa protection, le pose à sa place, dans le support en plastique accroché au-dessus du lavabo, jette l'emballage à l'intérieur d'un cylindre en plastique, se regarde dans la glace, touche ses joues avec les paumes de ses mains en les glissant sur la peau, depuis les pomettes jusqu'au menton, tourne le dos au miroir et sort de la salle de bain.

enduit acrylique hydrofuge et anti-saleté rivestimento idrorepellente e antimacchia ».

Tu embrasses ta cousine tu embrasses son mari et tu montes dans la voiture numéro cinq du train, tu portes ta valise noire et ton sac à dos et tu avances dans le couloir du train, tu réalises que la voiture numéro cinq est à la fois voiture-bar et voiture de passagers, deux tiers de ce wagon contiennent des sièges, un tiers est occupé par le bar et ses huit tabourets qui sont hauts et placés contre les vitres, quatre tabourets de chaque côté.

Tu es en train de ranger ta valise noire sur le porte-bagages situé au-dessus des sièges, tu sens que le train se met en marche, tu as une placé réservée à côté de trois hommes qui te regardent pousser ta valise au fond du porte-bagages, tu prends tes journaux et tes deux bouteilles d'eau minérale que tu avais posés sur ton siège, tu t'assois, tu pousses de tes talons le sac à dos sous le fauteuil, tu poses tes bouteilles d'eau minérale sur le sol en linoléum, tu prends le premier journal de ta pile de journaux et tu commences à le lire.

Tu as lu entièrement trois des journaux du tas qui est sur tes genoux, tu as bu l'eau minérale des deux bouteilles, tu as vu les passagers qui sont venus acheter des bières et des chips au bar du wagon. Les trois hommes qui occupent les deux places devant toi et celle qui est à ta droite ne parlent pas. Tu ne parles pas non plus, de temps en temps vous vous regardez une fraction de seconde, vous vous touchez les genoux sans faire exprès, l'homme qui est assis à ta droite envoie et reçoit des messages sur son téléphone portable, les deux hommes assis devant toi lisent des journaux. Tu as soif et tu penses acheter une bière au bar qui est à quelques mètres de toi, tu regardes l'homme qui est derrière le comptoir, tu te dis qu'il doit avoir ton âge ou seulement quelques années de plus que toi, tu le vois remplir un panier en plastique avec des bouteilles d'eau minérale et des canettes de bière, tu le vois sortir de son enclos et aller vendre ses produits dans les autres wagons. Tu es dans le train R 1823, tu es dans ce train depuis bientôt une heure, tu sais que tu as encore deux heures et demie à passer dans ce train, tu vois l'homme du bar revenir avec son panier en plastique, tu sens que le train ralentit, tu réalises que le train va s'arrêter pour la première fois depuis son départ, tu te lèves, tu fais un pas latéral vers la gauche, tu es dans le couloir, tu avances vers la porte de sortie, tu veux fumer pendant que le train est arrêté dans cette première gare, tu cherches le paquet de cigarettes et le briquet dans les poches de tes pantalons.

Debout, devant la porte de sortie du wagon qui est ouverte, l'homme du bar et toi, vous fumez. Il est grand et maigre et son visage a beaucoup plus de rides que le tien, il a les cheveux gris et il fume en silence, tu regardes de temps en temps à l'extérieur du train, tu vois les contrôleurs de billets qui parlent sur le quai, tu vois les autres passagers qui fument aux portes du train, tu vois les arbres qui entourent la gare et les quelques nuages bas qui ressemblent à des boutons d'ivoire sur la chemise du ciel. Le chef de gare lève son bras droit qui tient à la verticale *la palette de commandement*, l'un des contrôleurs donne le signal de départ du train avec son sifflet, les fumeurs qui étaient sur le quai montent dans leur wagon, ceux qui fumaient sur les marches des portes jettent leurs cigarettes, le train démarre, les portes se referment automatiquement, tu as jeté ta cigarette, le train prend de la vitesse, l'homme du bar qui est à côté de toi actionne la manette qui bloque la porte sur la position ouverte, tu entends le son aigu d'une alarme, tu lui dis « on va avoir des ennuis avec le contrôleur », il te regarde, il actionne de nouveau la manette qui bloquait la porte, tu vois la porte se refermer et tu l'entends dire « Viens chez moi, j'ai une petite cuisine à côté du bar, nous allons fumer là-bas, les deux ».

Tu le suis, il ouvre la porte du bar, il entre, tu es derrière lui et il te dit « ferme la porte, s'il te plaît ! », il est à ta gauche, dans le couloir de sa cuisine de bar, il y a une armoire et un frigo dans son dos, il y a un lavabo en inox contre la vitre, tu as devant toi une petite table, il te montre du doigt un gobelet en plastique transparent et rempli d'eau sur la petite table, tu vois des mégots noyés dans l'eau du gobelet. Tu lui offres une cigarette et il allume la tienne avec son briquet, il dit « ici j'ai le droit de fumer avec qui je veux, les contrôleurs ne m'embêtent pas, il faut seulement que tu aies ton billet ». Tu vois le rideau bleu foncé qui sépare la cuisine du comptoir, tu fumes en silence et tu regardes par la fenêtre les arbres et les champs verts du pays, tu te dis «mon pays est trop vert par endroits », il te dit « tu viens d'où ? », tu lui dis « je viens de l'étranger », il dit « tu veux boire quelque chose ? », tu dis « je t'offre une bière, nous allons boire une bière, merci de m'avoir invité dans ta cuisine ! », tu le vois se retourner et ouvrir la porte du frigo, il sort deux canettes de bière du frigo, il les pose sur la petite table, tu lui dis « il n'y a pas de nappe sur ta petite table, j'ai une nappe verte Pflegehinweise : Beim Waschen ein bewährtes Buntwaschmittel ohne Aufheller verwenden. Als Buntwäsche getrennt von der Weisswäsche waschen. Conseil d'entretien : lors du lavage en machine, utiliser un produit de lessive pour le linge de couleur éprouvé, sans agents de blanchiment. Laver avec du linge de couleur et non pas avec du linge blanc. Consigli per la cura : lavare con un detersivo sperimentato per capi colorati privo di sbiancanti. Non lavare insieme a capi bianchi ». Vous buvez de la bière et vous fumez et, quand vos canettes de bière sont posées sur la nappe verte qui couvre sa petite table de train, il te dit : « Mon père a été cuisinier dans les wagons-restaurants des chemins de fer, il était devenu alcoolique, il ont dû lui couper les jambes au-dessus des genoux, il a vécu comme ça presque cinq ans, il buvait toujours de l'alcool fort et du vin rouge, les médecins

Ils l'avaient tiré avec une corde dans l'enceinte, ils l'avaient placé sur une grande plaque de tôle en acier et **ils lui avaient soudé les sabots au métal.**

Tu t'es arrêté à quelques pas de l'animal immobilisé debout, sur ses sabots, il voulait bouger, il voulait quitter cet endroit, il ne pouvait mouvoir que son cou, sa tête, sa queue et quelques muscles de ses cuisses, la plupart des ouvriers étaient soûls et ils se moquaient du cheval en lui criant: **"Vas-y, va-t'en!",** ils riaient de l'animal qui faisait des efforts pour détacher ses sabots soudés à la plaque de métal, ils étaient assis autour de la plaque de tôle et ils se passaient une bouteille d'alcool qu'ils portaient à leur bouche raidie. Le brouillard était total. Tu ne pouvais plus bouger. L'un d'eux t'a remarqué et il t'a dit "viens gamin, viens faire du cheval!". **Malgré leur apparente bonne humeur, ils étaient tous figés comme les bouteilles vides** que tu voyais aux bords des chemins que tu prenais à travers champs, ils étaient fiers de leur acte, le cheval était devenu leur trophée vivant, ils s'amusaient dans ce brouillard annonciateur de mort et de deuil, ils voulaient démontrer qu'ils étaient forts, invincibles, ils luttaient contre leur propre brouillard.

Tu étais devenu muet. Tes paroles restaient quelque part dans ta gorge et elles sortaient par ton cou et ton visage comme une vague de chaleur, comme une transpiration. Pour la première fois de ta vie, le monde se transformait en une sorte de pièce de théâtre dont tu devais traverser la scène.

Imprégné à la fois par le cheval, par les dix ouvriers, par le Gitan, le verger et la ferraille, tu t'en retournais chez toi, tu pensais à tes cahiers d'école comme à un refuge, tu as pu dire quelques mots, tu as dit, imperceptiblement: **"Il doit avoir mal!".**

Quand le Gitan est arrivé dans la halle, le ciel n'avait plus de soleil, il a vu son cheval couvert d'une mousse blanchâtre et soudé par ses sabots à la plaque de tôle, et il a hurlé. Son hurlement, son regard vers le plafond, ses bras écartés puis ses mains sur sa tête ont fait que les dix ouvriers se sont éloignés chacun le dos contre un mur. Il y a eu un silence dans lequel ne s'exprimait que la respiration de l'animal épuisé. **Ton enfance basculait inexorablement dans un monde jusque-là inconnu.** Dès maintenant, tu savais que tu étais l'homme le plus libre et le plus seul. Les dix ouvriers n'avaient pas fini leur massacre, tu as vu comment ils ont entouré le Gitan en le menaçant de mort. Ils l'ont poussé vers la sortie et ils ont scié avec l'appareil de soudure la tôle en acier, autour des sabots. Le cheval avait maintenant d'immenses sabots brûlants et coupants, il est parti en tremblant et en gardant difficilement son équilibre, les dix ouvriers hurlaient leur joie de voir le Gitan pleurer son animal.

Tu n'avais plus de poids, ton corps n'était qu'un souvenir, le cheval est tombé latéralement, sur des lingots de fonte, tu as vu son sang, tu l'as vu se relever et avancer vers le verger puis il est de nouveau retombé.

Les dix ouvriers formaient une sorte de cortège autour de l'animal et du Gitan qui essayait en vain de soutenir son cheval; ils marchaient sur les traces du sang qui coulait sur l'asphalte, ils disaient "Foutez le camp d'ici!", ils avaient les visages crispés et leurs yeux sortaient de leurs orbites, comme des plaies gangrenées.

Le cheval est mort dans la haute herbe du verger et le Gitan l'a veillé toute la nuit. Son cadavre s'est décomposé à côté d'un pommier. La puanteur qui s'est dégagée pendant des semaines à fait que les dix ouvriers avaient quitté les lieux et qu'ils ne sont plus jamais revenus dans l'ancienne fabrique de poêles en fonte.

L'automne, les pommes tombent sur le squelette du cheval et sur ses sabots soudés aux plaques de tôle en acier. **Tu as maitenant presque quarante ans, ta mémoire n'arrive plus à dormir,** tu rêves souvent du Gitan.

le persil,
c'est des mots qui rigolent.

l'instantané

il entre dans l'appartement, se dirige vers le salon, pose par terre son sac à commissions, prend place sur le fauteuil, sort de son sac à commissions la nouvelle sacoche vinylique et, une par une il ouvre les fermetures éclair; il sort, un par un, les cartons et les torchons de papier qui rembourrent l'objet, enlève le mode d'emploi introduit dans une fourre en plastique accrochée à la poignée, met la main, pour la dernière fois, à l'intérieur de la sacoche vide, sent de ses doigts un petit rectangle en papier, le sort devant ses yeux et lit: "Inspected by Maria Janeva".

n'ont rien pu faire pour lui, je l'ai enterré avec ses prothèses en bois, il avait l'air bien dans son cercueil, on ne voyait pas ses prothèses à travers ses pantalons ».

***

Il est chez toi depuis quelques minutes, il a posé sa mallette métallique remplie d'outils à côté de la porte d'entrée de l'appartement, à l'intérieur, dans le hall, contre l'arrosoir en cuivre dans lequel tu mets les parapluies. Tu es à trois pas de lui, entre la salle de bains et le portemanteau et tu le regardes tourner de ses doigts le bouton de la serrure d'en haut, dans laquelle s'est cassée la clé de ta fille, vers midi, quand elle est rentrée de l'école pour manger. Sa taille t'impressionne, il doit faire au moins deux mètres, il est musclé et ses cheveux blonds sont coupés court, il parle lentement « Je peux vous la sortir, cette clé cassée, mais cette serrure est vieille et ne vaut plus grand-chose ». Tu le vois faire un pas dans ta direction, il ferme la porte de l'appartement et il regarde la serrure d'en bas et te dit « celle-ci est trop simple, vous ne pouvez pas lui faire confiance, elle est fixée avec des vis qui peuvent être desserrées facilement depuis dehors ». Il porte des jeans de travail noirs et larges, sa veste est brune et en coton et ses habits ont beaucoup de poches qui contiennent des limes, des pinces et d'autres objets qui lui servent au travail.

C'est la gérance de l'immeuble qui l'a envoyé, tu leur as téléphoné vers deux heures de l'après-midi et maintenant il est là, à trois heures et douze minutes, il se penche vers sa mallette grise, l'ouvre en tirant de ses mains les poignées circulaires, cherche quelque chose du regard parmi les outils et les pièces de rechange, prend une boîte en carton, se relève, se tourne vers toi et l'ouvre « C'est une serrure qui est très sûre, je vous le garantis, si je vous la pose en haut, personne ne peut la forcer, sauf si on défonce la porte ». Tu le regardes et tu l'écoutes, tu lui dis « C'est vrai, cette serrure est vieille, ça fait quinze ans que j'habite ici et elle était là quand je me suis installé, je ne sais pas quel âge elle doit avoir, mais vous avez raison, il faut que je la remplace ».

Il porte des souliers noirs et il a une chemise rouge, il te regarde dans les yeux et tu vois les siens qui sont bleus et grands et tu prends de ses mains la serrure qu'il aimerait te vendre, tu la soupèses, tu la tournes, tu lui demandes « Combien ça coûte, une serrure comme ça ? » Il reprend sa serrure, vos doigts se touchent, il la tient entre ses mains et au-dessus de ta tête, il dit « cent huitante francs, tout compris », tu vois cette serrure descendre avec ses mains qui se baissent, il se penche de nouveau et il la pose dans sa boîte métallique, il dit « d'abord il faut que je sorte la clé cassée », il est à côté de la porte, il a dans sa main droite un tournevis, il commence le travail.

Tu t'éloignes de lui, tu quittes le hall et tu entres dans le salon, tu cherches ton portefeuille posé sur la table, tu l'ouvres, tu sors un billet de deux cents francs, tu retournes dans le hall, tu le vois accroupi à côté de la porte, tu le regardes, il sent ta présence, il tourne la tête vers toi, tu lui dis « voilà deux cents francs pour cette nouvelle serrure, vous pouvez garder la monnaie », il se lève et il te répond « Merci beaucoup, Monsieur, pour les vingt francs. Je travaille pour plein de gens dans la ville et c'est rare de recevoir un pourboire ».

« Je travaille beaucoup avec la police, ils m'appellent souvent pour des serrures cassées par les cambrioleurs ou pour que je leur ouvre une porte derrière laquelle ça pue le cadavre, mon patron est très content de mon travail, parfois il me donne un apprenti sur le terrain. »

Tu apprends que son premier métier a été celui de bûcheron et tu lui racontes que toi aussi as pratiqué ce boulot pendant une année, tu te souviens de tes travaux dans la forêt et de tes camarades forestiers de l'époque, « C'était il y a dix-sept ans, je faisais la navette entre Lausanne et la gare de Châtel-Saint-Denis, chaque jour je me levais à cinq heures du matin et je rentrais le soir, vers dix-neuf heures ». Il travaille et il te parle en se concentrant sur ses gestes et les objets qu'il manipule, tu lui proposes de lui servir un café ou un jus de fruits ou un verre de vin, il te dit « Non, merci beaucoup Monsieur, pendant le travail je ne bois rien du tout ».

« Une fois, vers dix heures du matin, c'est la police qui m'a appelé sur mon téléphone portable, ils avaient besoin que je leur ouvre une porte d'appartement dans lequel vivait une vieille femme seule, ils me disaient que ça puait le cadavre dans la cage d'escaliers, cette dame habitait au rez-de-chaussée. »

Il a un peu plus de trente ans et il vient d'être père, il dit que sa fille a quatre semaines et qu'elle est sa Princesse et qu'il l'adore, tu vois la vieille serrure posée sur le parquet, à côté de sa mallette, il prend la nouvelle serrure et l'installe dans le trou de la porte.

« Quand je suis arrivé devant l'appartement de la vieille, il y avait deux policiers et trois voisines dans le hall, on sentait tous cette forte odeur de putréfaction, je connaissais bien l'un des policiers, il m'a dit de faire mon travail et ils se sont éloignés de la porte, je leur ai ouvert la serrure en quelques minutes, mon copain flic est entré en premier, les autres attendaient dans le hall, je rangeais mes outils, en respirant mal à cause de cette odeur de cadavre, et nous avons entendu une voix de femme à l'intérieur, la mémé n'était pas morte, elle parlait avec le policier, il y avait des milliers de mouches noires qui sortaient de l'appartement, la vieille est sortie dans le hall et elle nous a expliqué qu'elle avait acheté plusieurs kilos de viande pas chère et qu'elle avait fait exprès de la laisser pourrir, elle voulait empester le hall de l'immeuble avec cette odeur de pourriture, pour faire fuir les jeunes qui fumaient des joints. »

la clef de sol

La grande et la petite jouent avec leurs bateaux dans la salle de bain et tu revis ta marche sur le quai d'une gare ferroviaire. Tu es dans le salon et tu marches avec ta mémoire le long de la voie sur laquelle est stationné le train que tu veux prendre, tu portes dans tes mains de lourds sacs de voyage, ils sont remplis d'habits, de livres, de boîtes de conserves, de bouteilles de vin et tu as un agneau frais emballé dans plusieurs linges de cuisine. Il faut changer de train. **Tu marches lentement et tu regardes, tu vois à travers les vitres du train des voyageurs qui sont assis et debout les uns contre les autres;** tu les vois en marchant sur le quai, les compartiments des wagons sont pleins de gens, dans les couloirs les gens sont collés les uns aux autres, tu veux prendre ce train. Tous les trains ont du retard et le retard de certains se compte en dizaines d'heures. **Tu marches et tu te rends compte que tu ne peux pas monter dans ce train,** tu t'arrêtes, tu poses sur le bitume du quai tes bagages, tu sors d'une des poches de ta veste le paquet de cigarettes, tu cherches une cigarette dans le paquet en regardant les gens qui remplissent le train jusqu'aux portes des wagons, tu allumes ta cigarette, tu remets le paquet dans la poche, tu reprends dans tes mains les sacs de voyage et, la cigarette entre tes lèvres, tu continues la marche sur le quai. Le train doit avoir une vingtaine de wagons. **Tu portes sur la tête un chapeau noir aux larges bords.** Tu as dans une de tes poches le billet pour ce train qui est un rapide, tu dois aller avec ce train dans la ville où il va s'arrêter pour la première fois, tu dois faire une heure et demie de voyage avec ce train plein de gens qui s'entassent les uns contre les autres jusqu'aux marchepieds. Tu es à la moitié du train, tu avances en fumant et en pensant comment tu vas te faire une place dans ce train. **Tu marches en ayant une cadence dans tes pas qui est celle des chats qui marchent sur une palissade.** Il y a beaucoup de gens sur le quai, ils veulent tous monter dans le train plein, ils essayent de se faire une place, ils poussent les autres à l'intérieur, ils veulent faire monter leurs bagages. Tu marches lentement et tu regardes ce train qui est arrêté encore pour quelques minutes, tu as payé ton voyage et sur ton billet est inscrite ta place réservée dans le wagon numéroté "huit". Le wagon numéro huit sur la voie numéro cinq. Tu es déjà passé devant le wagon numéro huit, il était aussi bondé que les autres, tu ne pouvais pas monter dans le wagon que tu avais inscrit au dos de ton billet. Tu arrives vers la queue du train, tu aperçois les deux wagons postaux et la locomotive électrique, tu t'arrêtes, tu te tournes et tu fais marche arrière, sur le quai. **Tu marches lentement, tu fumes et tu regardes les portes des wagons,** tu remarques une des doubles portes d'un wagon, tu vois que cette double porte est fermée et tu t'arrêtes devant elle. Chacune de ces portes est bloquée depuis l'intérieur, tu vois les habits des gens qui sont dans le couloir qu'enferment ces portes, tu regardes les deux marchepieds de cette porte double et tu poses tes deux sacs de voyage sur le marchepied le plus haut. Tu fumes en regardant tes bagages posés sur le marchepied et les habits que tu vois à travers les vitres ovales des portes, tu vois ces habits et ils sont comme ceux d'une machine à laver dans laquelle on a mis trop de linge, trop de tissu qui nous empêchent de refermer sa porte sans effort. **Tu vois ces habits pressés contre les vitres et tu devines les corps qui les portent.** Tu jettes la cigarette sous le train et tu montes sur le marchepied qui soutient tes bagages, tu es collé à la porte, tu poses chacun de tes bagages sur un de tes pieds, tu bouges tes pieds et tu sens à travers tes chaussures le poids de tes sacs, tu t'accroches de tes mains aux poignées des portes, tu as la main gauche sur la poignée gauche et la main droite sur la poignée droite. **Tu attends que le train parte.** Tu as la tête de côté, tu regardes vers ta droite, vers l'arrière du train, tu vois les gens sortis aux fenêtres, ils parlent avec ceux qui les ont accompagnés au train et qui restent sur le quai, tu tournes la tête de l'autre côté, ta joue gauche touche la carrosserie du wagon, tu vois la locomotive et des passants sur le quai, tu te tiens accroché aux poignées des portes, tu attends que le train démarre. **Tu vois un ouvrier des chemins de fer, il a un marteau à long manche dans sa main** et il tape de ce marteau dans les roues en acier du train, il s'approche des portes auxquelles tu es collé, le train se met en marche, lentement, tu regardes cet ouvrier qui avait fini son travail, il te remarque assis sur le marchepied et te dit "descends, à cent trente à l'heure tu ne vas pas résister!", le train en marche t'éloigne de cet ouvrier, il voit que tu ne descends pas et te crie: "fais gaffe aux ponts, aux ponts, tiens-toi collé au wagon!". **Tu sens tes pieds vibrer avec le marchepied en fer,** tes bagages vibrent avec tes pieds, tu remarques comment les vibrations font que tes bagages glissent lentement au-dessus de tes pieds et tu bouges tes pieds pour garder en équilibre les sacs de voyage, le train prend de la vitesse, il passe dans les aiguillages de la grande gare de la capitale, tu viens de quitter en train la plus grande gare du pays, tu as ta place collée aux portes d'un wagon alors que tu as payé ton billet .

→

l'instantané

il s'approche du trolleybus, s'arrête devant la porte avant, appuie sur le bouton extérieur qui enclenche l'ouverture de la porte et, une fois l'entrée libre, il monte dans le véhicule, en mettant ses pieds sur les deux marches qui mènent au plancher; habillé avec son tee-shirt blanc, imprimé sur le coeur d'un rectangle dans lequel est écrit
"BROIE
DU NOIR",
il regarde le conducteur, lui dit bonjour et se déplace, vers une place assise, libre.

Tu l'écoutes et tu te l'imagines manier une grosse tronçonneuse, il est costaud et doux à la fois, tu l'imagines tenir sa fille dans ses bras et l'embrasser sur les joues, tu le sens tranquille et heureux, il te donne la vieille serrure d'en haut, « vous pouvez la garder comme souvenir », tu la poses sur l'étagère, à côté du téléphone sans fil.

« Vous me voyez comme ça, grand et fort, mais, vous savez, je suis pas mal timide, parfois j'ai de la peine à réclamer mon dû auprès de certains clients, mon patron me dit que je suis trop gentil. »

Tu lui racontes comment tu avais travaillé dans trois équipes différentes, « il y avait une équipe de Suisses, une équipe de Portugais et une autre de Kosovars, chaque équipe avait son chef et le patron m'a fait bosser dans chacun de ces groupes, j'ai dû m'habituer aux divers comportements et à la musicalité de chaque langue, nous mangions souvent à midi sur le lieu de travail, les troncs abattus nous servaient de tables ou de lits pour la sieste, j'ai jamais eu de problèmes dans cette diversité culturelle, l'un des Suisses avait quatre enfants et il m'a invité une fois dans sa famille, l'un des Portugais m'a appris quelques phrases dans sa langue, un Kosovar me racontait ses rendez-vous amoureux ».

« Une fois, une cliente m'avait dit qu'elle aimerait payer mon travail à la fin du mois, elle disait qu'elle n'avait pas d'argent tout de suite pour sa nouvelle serrure, je ne suis pas pressé pour le fric, je comprends les gens, j'avais accepté qu'elle me paie deux semaines plus tard. »

Il serre une vis de la nouvelle serrure, tu vois son dos et sa nuque, tu entends ses paroles, cet homme est sincère et il fait bien son travail, tu as envie de lui donner encore vingt francs de pourboire, tu te dis à toi-même « non, je vais plus lui donner de l'argent, je ne veux pas être mal compris ».

« Et, deux semaines après, je suis allé chez cette dame, j'ai sonné à la porte à l'heure convenue, c'était le soir, à sept heures, j'ai sonné pendant cinq minutes et personne n'est venu me répondre, je suis rentré chez moi et je suis revenu deux jours après, toujours le soir, vers l'heure du repas, j'ai sonné quelques minutes et toujours personne pour me répondre ; comme je suis toujours en ville avec mon travail, de jour et de nuit, je suis allé sonner à la porte de cette dame au moins encore dix fois, je suis passé chez elle le matin à dix heures, à midi et aussi vers l'heure de l'apéro, il n'y avait personne pour me répondre, je craignais d'avoir perdu l'argent qu'elle me devait pour la serrure toute neuve et pour mon travail ; un soir, après avoir pris l'apéro avec un copain qui est menuisier, j'ai eu l'idée d'aller encore chez cette dame, pour chercher mon argent, j'ai dit à mon pote de m'accompagner, il a été d'accord, on a pris ma bagnole et dix minutes après, je sonnais à sa porte, mon copain m'attendait dehors en grillant une cigarette ; je vous raconte exactement la vérité, Monsieur, la vie de serrurier nous offre souvent des surprises, j'attendais depuis deux mois que quelqu'un se présente derrière cette porte et, ce soir-là, c'était le bon moment, j'entendais des bruits dans l'appartement, il y avait aussi une télé en marche, je me disais que j'avais de la chance et que j'allais récupérer mon argent, la porte s'est ouverte et un homme est sorti sur le seuil, il tenait en laisse un doberman, le chien montrait ses crocs, ce monsieur m'a demandé ce que je voulais et il tenait son chien contre ses jambes, vous me voyez grand et fort mais je vous dis, j'ai eu très peur ; je lui ai répondu que je cherchais la dame qui me devait deux cents francs, il m'a répondu qu'il n'y avait pas de femme qui habitait dans son logement, je sentais qu'il se foutait de ma gueule, je voulais avoir mon fric et j'avais peur de son chien qui voulait vraiment m'attaquer, j'ai eu juste le temps de lui dire que je ne partirais pas sans mon argent et il a lâché le clébard. »

Tu as des frissons et tu regardes comment il mime les réactions qu'il a eues quand il s'est fait attaquer par le doberman, il avance son bras droit, il te fait comprendre que par réflexe il a tendu ce bras en avant et le chien a pris cet avant-bras dans sa gueule et, lui, calmement, malgré la peur, le choc et la douleur, il a eu une idée, il s'est souvenu qu'il avait toujours un couteau pliable dans la poche droite de son pantalon, avec sa main libre a cherché ce couteau, il l'a sorti, il l'a déplié à l'aide de la main du bras que tenait le chien, et il a planté le couteau dans le ventre de la bête, il a entendu qu'un *couic* de la part du molosse, et il a senti que son bras était ensanglanté et libre, l'homme qui était devant lui hurlait « criminel, tu as tué mon chien ! », cet homme a pris le chien qui saignait dans ses bras et il est tout de suite parti chez le vétérinaire qui habitait le quartier, son copain à lui avait entendu le grabuge, il était à côté de lui, dans le hall, il disait « T'as foutu quoi avec ce mec ?! », il ne comprenait rien.

« Le vétérinaire a opéré le chien en urgence et il a réussi à le sauver, le mec a déposé plainte contre moi et, sur le conseil de mon patron, j'ai déposé plainte, moi aussi, pour avoir mon argent et parce que j'avais été attaqué par le chien. Le bonhomme me demandait sept mille francs pour l'opération du chien, je demandais mes deux cents francs et des dommages et intérêts pour la blessure de mon bras, j'avais eu une semaine d'arrêt de travail, mon patron me disait « tu ne dois pas te laisser faire, je vais te soutenir jusqu'au bout du monde ! », puis il y a eu un nouveau problème, une semaine après l'opération, le doberman est devenu fou et ils ont dû l'endormir, le mec voulait que je lui donne encore cinq mille francs pour l'animal, j'avais un avocat payé par mon patron, on a essayé de s'entendre à l'amiable, le mec ne voulait rien savoir, son avocat nous disait que c'était moi l'agresseur puis, au jugement, le juge a tranché : j'ai rien dû payer pour le clébard, il n'a pas dû me payer des dommages et intérêts, par contre, j'ai eu mes deux cents balles pour la serrure et mon travail ».

Tu vas voir ton amie qui habite une autre région du pays, c'est la veille de Pâques et si tu ne prenais pas ce train tu n'arriverais chez elle que le lendemain. Le train accélère, il n'y a plus de quai au bord des rails, la gare reste derrière, tu tournes la tête vers l'arrière et tu vois des gens aux fenêtres, ils te regardent, ils pensent à toi, ils parlent de toi dans leurs wagons surchargés, tu penses que certains font déjà des paris sur ton sort de voyageur collé au train et tu as un sourire au coin de tes lèvres, tu as aussi envie de fumer.

Une de tes mains te soutient et l'autre se repose, tu as la tête vers l'arrière du train, tu sors le paquet de cigarettes avec la main qui est au repos, tu portes le paquet de cigarettes jusqu'à la bouche et tu sors une cigarette à l'aide de tes lèvres. Tu allumes cette cigarette avec le briquet et contre la tôle du wagon, la flamme du briquet touche cette tôle grise et tu respires la fumée du tabac brûlé. Tu vois les poteaux électriques défiler à côté du train qui prend de la vitesse, les quartiers de la banlieue ont les maisons petites et basses, tu vois leurs arrière-cours, tu vois leurs jardins. Tu fais corps avec ce wagon des chemins de fer, tu entends de temps en temps les coups de sifflet de la locomotive, tu vois le champ maintenant, tu regardes des animaux, des vaches et des chèvres sur des routes en terre battue, des moutons proches du terrassement de la ligne du chemin de fer, des tracteurs isolés sur la route, des voitures et des corbeaux. **Tes pieds tremblent, tu maintiens ton équilibre avec tes pieds et tu restes collé au train** en évitant le courant d'air créé par la vitesse du convoi, tes bagages changent sans arrêt de place, tu les pousses de tes pieds contre les bras en fer qui soutiennent le marchepied, tu entends le bruit que fait ta veste dans le vent du train, tu vois les arbres des maisons des gens qui habitent les villages que tu traverses collé au train, tu vois ces gens dans leur cour et sur la route ils marchent en allant chez eux.

Tu es là, collé au train depuis une demi-heure, tu regardes ta montre-bracelet et tu penses que tu dois résister encore une heure dans cette position, tu dois changer plus souvent la main qui soutient ton corps collé au wagon, tu ne veux pas avoir des crampes aux jambes, tu vois des croix installées au bord des rails et tu sais que ces croix sont celles des gens tués par les trains. **Chaque croix a son mort,** tu penses que tu peux avoir une croix pareille au bord de cette voie de chemin de fer, tu regardes en avant, tu remarques que le train s'approche d'un pont construit au-dessus d'une rivière, tu serres tes deux mains contre les poignées des portes et tu vois les pylônes du pont passer devant toi et le bruit du train sur le pont te fait fermer les yeux et ouvrir la bouche. Tu veux de nouveau fumer, tu penses à ta mère qui ne sait pas comment tu voyages vers ton amie, tu as vingt-trois ans et tu te trouves collé à un train qui fonce vers le nord du pays. **Tu commences à être fatigué, ce sont tes jambes que tu ne ressens plus,** tu commences à reposer tes jambes et tu le fais en reposant tes mains en même temps. Ta main droite et ta jambe gauche sont au travail, ta main gauche et ta jambe droite se reposent, tu dois faire attention au sac de voyage qui se trouve au-dessus du pied qui se repose, ce sac glisse plus vite que l'autre vers le bord du marchepied, tu alternes vite les périodes de repos et de travail de tes mains et de tes jambes, tu dois remettre en place tes sacs de voyage sans arrêt.

Tu regardes à travers une des vitres ovales des portes, tu vois à quelques centimètres de toi le visage d'un gosse de six ou sept ans, il a le nez qui s'écrase contre la vitre, son front ne touche pas cette fenêtre ovale et il te regarde.

Il te regarde avec sa joue gauche collée à la vitre, tu le regardes puis tu tournes brusquement ta tête, tu veux regarder ailleurs, tu regardes la locomotive, le train passe maintenant sur des rails qui font une large courbe, tu peux voir le dernier wagon et la locomotive, aux fenêtres il y a des gens qui te font des signes d'encouragement et d'amitié, tu peux voir ce gamin coincé dans le hall du wagon et qui te regarde à travers la vitre ovale de la porte. **Tu as trouvé un repère, tu as vu la bouteille d'eau du mécanicien de la locomotive,** ton wagon est proche de la machine qui tire le train, cette bouteille d'eau est mise à l'air pour que l'eau reste fraîche, cette bouteille a son support en fer en dehors du train. Tu vois aussi le rétroviseur droit du mécanicien, ce rétro est placé tout près de la bouteille d'eau, tu vois des arbres en fleurs au bord de la route en fer, tu regardes, encore une fois, le garçon qui se trouve de l'autre côté de la vitre et tu le vois pleurer. **Tu veux lui parler,** tu lui parles à travers la vitre, tu cries en te tenant d'une main à une poignée de porte, tu te rends compte que plus tu parles à l'enfant plus il crie et il pleure, tu lui fais des signes d'amitié de ta main qui est au repos et tu fais des grimaces à travers la vitre ovale, le gosse continue à pleurer.

Il pleure et tu vois que derrière lui les habits des gens commencent à bouger, tu vois une main qui tire le garçon de la fenêtre et le fait entrer dans le tas de personnes qui occupent le compartiment du wagon, le gosse disparaît dedans, il est tiré entre leur corps, il est parmi eux, tu ne le vois plus, tu vois des habits et des corps qui changent lentement de place à l'intérieur du train auquel tu es collé en tremblant et en attendant que ce voyage s'achève au bout d'une nouvelle demi-heure.

→

l'instantané

elle pose l'enfant sur la table à langer, allongé sur le dos puis, en lui tenant, d'une main, les jambes pliés, de l'autre main défait les languettes qui ferment son pampers; elle enlève la culotte jetable, la plie et la range sur un coin du meuble, prend un autre pampers, propre, du tiroir d'à côté, habille la petite fille avec ce nouveau linge, prend l'enfant dans ses bras et l'installe, devant ses jouets, dans son lit.

Cette ville est comme toutes les autres, elle vit des millions d'histoires par jour, par nuit, les habitants de la ville s'aiment et ils se bagarrent, tu écoutes *ton serrurier*, tu as envie de le prendre dans les bras et l'embrasser, il est en train de ranger ses outils dans la mallette métallique grise, tu regardes sa pose quand il reste agenouillé quelques secondes, tu aimerais lui raconter quelques-unes de tes histoires, il regarde son téléphone portable, il se relève et il te dit « tiens, c'est la police qui me cherche ! »

Tu aimerais lui offrir une bouteille de vin rouge et tu te l'imagines la boire avec sa femme et en tenant sa fille dans ses bras, chez eux, dans l'un des appartements anonymes de la ville, tu lui dis « excusez-moi une minute, je reviens ! », tu vas dans la cuisine, tu prends une bonne bouteille de rouge, tu reviens vers la porte d'entrée et tu le vois parler au concierge qui est venu changer le néon du hall : « non, je vous dis que la serrure de la porte d'entrée de l'immeuble n'est pas en bon état, n'importe qui peut la forcer avec un cure-dent ; moi, je fais bien mon travail, Monsieur, je vais appeler votre gérance et je vais leur dire que c'est pas normal de laisser en place ces serrures branlantes », tu souris, tu te dis « il sait bien se vendre », il te remarque, il dit au revoir au concierge, il voit ta bouteille et il la prend, « merci beaucoup, Monsieur ! », il te raconte encore une de ses histoires :

« C'était la police qui m'avait demandé pour remplacer une serrure cassée par un cambrioleur, j'étais en train d'enlever le cylindre du trou et, en regardant, par habitude, la serrure de la porte du voisin, j'ai remarqué qu'elle n'était pas tout à fait en place, elle était un peu de biais, elle avait l'air d'avoir été forcée ; j'ai voulu vérifier si vraiment cette serrure de la porte d'à côté était en mauvais état, j'ai posé par terre le cylindre que j'avais dans la main, j'ai appuyé sur la poignée de la porte du voisin, la porte s'est ouverte et un gaillard est sorti et m'a donné un coup de poing et il a filé, il a foutu le camp, dans les escaliers ; le temps que je reprenne mes esprits, il est sorti du bâtiment, j'ai eu besoin de quelques secondes avant de pouvoir dire quelque chose, je suis entré dans l'appartement cambriolé et j'ai dit, au premier flic que j'ai vu, que leur bonhomme venait de sortir de l'appartement d'à côté ; j'avais l'œil enflé et il me faisait mal, le flic a tout compris et il lui a couru après mais il ne l'a pas choppé. »

Tu es devant cet homme qui doit partir pour remplacer une autre serrure de la ville, tu aimerais le revoir et tu lui demandes sa carte de visite, il te répond qu'il n'a pas ce genre de chose, tu lui expliques que c'est plutôt en privé que tu aimerais le rappeler, il te demande du papier pour inscrire son adresse, il sort son stylo-bille, tu regardes autour de toi, dans le hall de l'appartement, tu vois le journal du jour, sur l'étagère, le prends, tu le lui tends, il inscrit dessus son prénom et le numéro de son téléphone portable.

***

Tu es au bord du lac à côté de deux de tes cousins, vous êtes à la pêche depuis cinq heures du matin, il commence à faire chaud, l'un des cousins a deux ans de plus que toi, son frère est de trois ans ton cadet. Ton grand cousin est installé avec ses cannes à pêche à ta droite, son frère est à ta gauche, chacun de vous a trois cannes à pêche, vous regardez les bouchons qui ne bougent pas, tu dis « Ça mord pas du tout aujourd'hui ! », le petit mange du fromage blanc avec du pain, le grand te répond « C'est pas grave, il fait beau, nous prenons un bon bain de soleil ! ». A vous trois, vous n'avez même pas pêché un kilo de poisson, tu es triste parce que tu sens que vous allez rentrer à la maison sans pouvoir apporter de quoi manger pour le soir, tu sais que vos parents sont très contents quand vous ne perdez pas de temps pour rien au bord d'un lac ou d'une rivière.

Tu cherches ta bouteille d'eau, tu te souviens qu'elle est cachée sous ta veste posée dans l'herbe, pour qu'elle soit protégée du soleil ; tu te lèves, tu fais quelques pas sur le talus, tu arrives à côté de ta veste de pluie, tu te retournes vers le lac, tu regardes encore une fois les bouchons de tes cannes à pêche, tu es prêt à bondir vers tes cannes à pêches au moindre signe d'un poisson qui mordrait à tes hameçons. Tu regardes ta veste noire et tu te penches et de ta main droite tu cherches la bouteille d'eau, tu la sens sous le tissu, tu la sors, tu te redresses, tu enlèves le bouchon de cette bouteille d'un litre et tu bois au goulot. L'eau n'est pas encore chaude, tu bois plusieurs grandes gorgées, le petit cousin dit « J'aimerais de l'eau, moi aussi ! », son frère enlève sa chemise, il dit « Nous pouvons nous baigner, il n'y a plus d'espoir d'attraper davantage de poissons ! ». Tu réponds « Il n'est pas question qu'on se baigne ici, à l'endroit où nous pêchons, si tu veux te baigner, tu vas plus loin, tu t'éloignes, tu vas au moins à cent mètres d'ici ! ».

Pendant que tu te déplaces vers ton petit cousin pour lui apporter la bouteille d'eau, vous entendez des cris de garçons de votre âge, ils arrivent au bord du lac comme vous êtes arrivés ce matin, à vélo, tu donnes la bouteille d'eau à ton cousin qui te dit « Merci ! » et tu continues à regarder les nouveaux venus qui ont laissé leurs bicyclettes dans l'herbe et qui se déshabillent et descendent vers l'eau et pénètrent dans le lac juste en face de vous, ils sont maintenant cachés pas les roseaux, ils continuent à crier et à faire du bruit dans l'eau, ils tapent de leurs mains la surface du lac, tu les entends dire « La voilà, la voilà, la belle carpe ! ». Et tu vois une grosse carpe qui saute hors de l'eau et replonge deux mètres plus loin, dans les roseaux d'en face, tu réalises que ces garçons sont là pour pêcher à la main de gros poissons, tu n'entends plus leurs cris, ils ne font plus de bruit, tu regardes vers eux, tes cousins sont debout, après quelques minutes de silence tu

Tu penses que l'enfant doit être maintenant assis sur un des bagages qui se trouvent dans le hall du wagon, tu te dis qu'ils doivent lui dire des mots pour l'encourager, pour lui faire oublier la peur, tu commences à fredonner une mélodie à toi, tu trembles avec tes sacs de voyage sur le marchepied et tu siffles une mélodie qui t'est chère, tu as la tête collée contre la carrosserie du train et regardes en arrière.

La vitesse du train et ta fatigue te font compter, tu commences à compter les tapis de la maison de la grand-mère puis tu comptes les arbres fruitiers de sa cour, tu comptes pendant quelques secondes les poteaux métalliques qui se suivent de ton côté, tu continues à compter les bancs du parc de la ville où tu habites, tu comptes les maisons de la rue de la grand-mère, tu sais que tu dois compter tout en te tenant accroché au train, il te reste moins d'une demi-heure jusqu'à la destination, tu t'es déjà préparé à la perte de tes bagages. Tu as faim.

Tu sors d'une de tes poches une pomme du pommier de la cour de la grand-mère, tu te tiens d'une main au train, tu trembles et tu mords dans cette pomme à pleines dents. Tu savoures la chair de cette pomme, tu connais la chair des pommes de la grand-mère, tu manges en tremblant sur le marchepied du wagon, tu ne regardes plus à travers la vitre ovale. tu regardes les voyageurs qui te regardent en étant penchés en dehors de leur fenêtre. Tu entends des bruits nouveaux, tu entends des bruits qui viennent du dedans, du hall du wagon auquel tu te tiens accroché, tu regardes par la fenêtre ovale et tu vois un visage et une main d'homme, le visage te regarde et sa main frappe fortement dans la vitre ovale, il frappe du dos de sa main, tu vois les os de la base de ses doigts qui touchent fortement et rapidement la vitre ovale, tu le regardes et tu lui fais, de la tête, le signe du "oui!".

Sa bouche te parle, tu le regardes bouger ses lèvres et tu ne sais pas s'il prononce à haute voix ses mots, tu lis sur ses lèvres "on va ouvrir une des portes!", tu te rends compte que cet homme veut te voir à l'intérieur du train, tu réalises qu'ils vont ouvrir une des portes auxquelles tu es accroché, tu ne sais pas quelle porte va s'ouvrir, tu te rends compte du danger. **Tu es en danger, tu risques d'être éjecté sur les rails par la porte qui va s'ouvrir,** tu vois à travers la vitre ovale les gens qui bougent dans le compartiment du wagon, ils veulent te faire une place chez eux, avec eux. Tu vois qu'une place vide est en train de se créer entre la vitre et les autres, tu sais maintenant que cette place va servir à l'ouverture d'une de ces portes qui ont leurs poignées extérieures entre tes mains, tu t'imagines les gens du wagon se serrer entre eux pour faire cette place nécessaire à l'ouverture d'une porte du wagon, **tu pleures sans larmes et tu changes de main, tu te rends compte qu'un de tes sacs est en train de glisser sous les voies,** tu remets ce sac à sa place d'un coup de pied, tu revois le visage du gosse qui n'est plus là, l'homme qui tapait dans la vitre te regarde, tu le regardes et tu vois ses lèvres qui disent "prépare-toi pour l'ouverture de la porte!".

Tu tapes dans une des vitres ovales de ton poing droit, tu tapes fortement en voulant voir encore une fois les yeux de l'homme qui veut t'ouvrir, tu te tiens au train seulement de ta main gauche, tu crains qu'il ouvre une des portes et qu'elle puisse te déséquilibrer et te faire tomber sous le courant d'air qui te frappe au visage, aux jambes et à la poitrine, tu veux expliquer à cet homme qu'il doit ouvrir seulement la porte gauche du wagon, tu cries contre cette vitre et le visage de l'homme apparaît presque collé au tien, tu lui dis "la porte qui est en aval, n'ouvre que la porte qui est en aval!", tes lèvres disent les mots sans sons et elles le font en s'ouvrant et en se fermant lentement, comme si tu faisais des grimaces devant un miroir, pour te voir autrement.

Tu te prépares pour l'ouverture de la porte, il te voit aller sur la partie droite du marchepied et mettre tes deux sacs de voyage sur ton pied droit, l'un sur l'autre, tu colles de nouveau ton front contre la vitre du compartiment et tu lui parles comme un muet en lui disant que la porte qui est à sa droite restera ouverte à cause du courant d'air, tu occupes maintenant seulement l'espace du marchepied qui se trouve devant la porte droite du compartiment, tu tapes de ta tête contre la vitre et tu cries, en regardant celui qui va t'ouvrir: "c'est bon! vas-y, maintenant!". **Tu te tiens de tes deux mains à une seule poignée** et tu as ton dos contre le courant d'air, tu as le regard vers ceux qui te regardent depuis leur fenêtre, la poignée de la porte qui doit s'ouvrir commence à bouger, elle se déplace vers le bas, la porte gauche s'ouvre d'abord lentement puis elle fait un bond en étant poussée par le courant d'air puis elle se bloque ouverte et te coupe la vue des wagons arrière. **Tu vois des jambes d'hommes et de femmes à l'intérieur du train,** tes yeux regardent plus haut, tu vois des mains tendues vers toi, tu passes aux gens tes bagages, tu montes à côté d'eux, tu refermes la porte du compartiment et tu écoutes le silence des êtres qui t'ont reçu à l'intérieur. **Ils te regardent sans rien dire,** tu les regardes en écoutant les bruits du train. Plusieurs minutes plus tard, quelqu'un, un homme de ton âge, te demande: "tu vas où?".

l'instantané

elle déboutonne les sept boutons de devant de sa robe, enlève l'habit et le pose sur un cintre accroché à la porte, détache les jarretelles de ses bas, enroule les bas vers les talons, les laisse tomber par terre, l'un après l'autre, enlève sa culotte, la met dans la corbeille à linge, lève sa jambe droite et la pose, sur le fond de la baignoire.

choeur de chambre & grillons

Tu avais sonné et il t'avait ouvert tout de suite la porte de son appartement, à droite de l'étiquette avec son nom et celui de jeune fille de sa femme, bout de papier rectangulaire protégé par un plastique transparent et cassé en deux, à la verticale. Normale entrée avec les mains qui se touchent et se serrent, le mot "bonjour" prononcé en même temps et les regards qui se cherchent à travers le plan du seuil et se retrouvent puis s'attachent l'un à l'autre. Après tes premiers pas dans le hall, il avait appelé sa fille de dix-sept mois et, de sa chambre, elle était vite arrivée. Tu lui as dit quelques mots, tu l'as regardée, elle regardait son père, tu as regardé son père, son père l'a regardée et elle t'a regardé. Elle est retournée dans sa chambre et elle est revenue avec un ourson en peluche, qu'elle a posé par terre, au milieu du hall, en te regardant. Elle est repartie dans la même pièce et elle est revenue avec une poupée qu'elle a posée à côté de l'ourson. Elle t'a regardé, a fait demi-tour et a gagné pour la troisième fois sa chambre d'où elle est revenue avec un canard en plastique. **Elle a posé le canard entre l'ourson et la poupée.** Chaque fois qu'elle posait un jouet sur le sol, elle te regardait. La quatrième fois, elle est revenue en apportant un lapin qu'elle a rangé en face des autres jouets. Chaque jouet qu'elle installait devant toi avait les yeux dirigés vers les tiens. Tu la regardais, son père te regardait, son père et toi, vous la regardiez. Tu regardais les jouets et tu l'a vue aller pour la cinquième fois dans sa chambre et cette fois-ci elle est revenue avec une petite vache en bois, blanche et tachetée de noir. Ses aller-retour se passaient en silence, sans un mot ou un autre bruit de la part de l'un de vous trois. **Tu t'étais agenouillé et tu avais tes yeux à peu près au niveau des yeux de la fille et tu la regardais marcher dans sa chambre, disparaître quelques secondes puis resortir avec un autre jouet à la main.**

La sixième fois, elle t'a apporté un ballon en tissu jaune, bleu et rouge. Les jouets formaient un groupe de spectateurs inanimés qui te disaient bonjour à leur manière. Pour poser un jouet en rang avec les autres, la fille s'agenouillait. **Elle a continué son jeu et elle est arrivée avec une planche en bois dont la surface contenait des figurines qui pouvaient être détachées.** Il y avait une maison, un champignon, un soleil, un sapin, une lune et un pourtour resté vide, vraisemblablement destiné à un nain de jardin.

l'instantané

elle sort de la maison, lentement, boitant et portant dans une main son paquet; elle traverse la courte allée qui lie l'immeuble au trottoir, s'approche de la bordure, s'arrête à côté de l'arbre en bas duquel sont rangés d'autres paquets de vieux papiers et, en regardant le bus, qui passe, elle desserre les doigts qui tiennent la ficelle et laisse tomber son colis, avec les journaux du mois passé, sur le tas.

bagage à main

Sophie est étudiante, Sophie va commencer ses études à l'Uni, elle est en vacances, Sophie, elle vient de s'engager pour quelques mois comme caissière, Sophie comme manutentionnaire, Sophie dans un supermarché, Sophie travaille pour gagner quelques sous pour elle, à dix-neuf ans Sophie raconte comment on lui apprend de pratiquer le SBAM au supermarché, tous les employés du supermarché doivent pratiquer et pratiquent le SBAM, une invention du service de la communication du supermarché, le SBAM de Sophie:

"S = sourire
B = bonjour
A = au revoir
M = merci!".

l'instantané

elle appelle son mari par son nom, dans le noir, une fois, deux fois, jusqu'au moment où il se réveille et allume la lampe de chevet; couchée à côté de lui, sous le duvet, elle le regarde, et lui dit: «tu veux me dire ton opinion sur notre couple?».

le persil journal / premier numéro, été 2004

© Marius Daniel Popescu

Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly

tel: 021.626.18.79 / e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr

abonnement, 12 numéros: FRS. 55.-

compte postal: 17-661787-4

imprimé en Roumanie; par fed print s.a, tirage: **2000 exemplaires**

Publié pour le compte de l'auteur. Editeur: S.C. Aula Magna S.R.L. I.S.B.N:973-8261-09-0

entends « Je l'ai eue ! Je l'ai eue ! » et tu vois une grosse carpe de deux ou trois kilos dans les mains d'un garçon de ton âge qui marche lentement dans les roseaux d'en face, il se dirige vers la rive et ses copains le suivent.

Tu regardes les roseaux qui sont près de l'endroit où vous avez choisi de pêcher, tu commences à te déshabiller, lentement, ton grand cousin voit que tu enlèves ton pantalon, il dit « C'est bon, alors, on peut se baigner ici ! », tu enlèves ta chemise salie par la terre du bocal qui contient vos verres de terre, tu dis « Non, je vais pas me baigner, moi, je vais pêcher comme eux, je veux pêcher des grosses carpes, à la main. ».

Tu ne sais pas pêcher de gros poissons à la main, tu commences à comprendre comment les garçons qui se trouvent de l'autre côté du lac ont fait pour attraper une grosse carpe à la main, tu es en slip et tu descends vers le plan d'eau, tu dis à tes cousins « Venez dans l'eau, il faut qu'on encercle des carpes dans les roseaux ! », ils t'obéissent, ils enlèvent leurs habits et te suivent dans l'eau, tu avances lentement, l'eau devient de plus en plus profonde, tu te diriges vers les roseaux, tu dis aux cousins de te devancer, l'un par la gauche, l'autre par la droite, tu sens tes chevilles et tes mollets s'enfoncer dans la vase, tu attends que tes cousins s'éloignent de quelques mètres, vous faites une sorte de triangle humain, l'eau vous arrive jusqu'à la poitrine, vous êtes dans les roseaux et vous avancez en silence, tu vois à peine tes cousins, vous vous parlez doucement, le petit dit « On fait quoi maintenant ? », tu dis « On fait du bruit dans l'eau, tapez l'eau de vos mains, bougez les pieds dans l'eau ! » et, quelques secondes après, une grosse carpe sort de l'eau et plonge près de ton grand cousin qui crie « Elle est là, elle est à un mètre de moi, viens, je ne sais pas comment faire ! ».

Tu dis « Ne bougez plus, ne criez plus ! » et tu avances vers ton cousin qui te montre l'endroit où la carpe s'est enfoncée dans la vase, elle doit être entre les roseaux ou dans la vase qui vous arrive jusqu'aux genoux, tu avances difficilement, tu tends tes bras dans l'eau, et tu cherches avec tes doigts la peau glissante du poisson. Tu es tout près de ton cousin, tu peux le toucher des doigts de tes mains, tu lui dis « Montre-moi où tu l'as vu tomber ! », il te montre les roseaux qui sont devant lui, tu t'enfonces dans l'eau qui t'arrive maintenant jusqu'au cou, tes mains et tes doigts cherchent lentement le poisson parmi les roseaux, tu sens dans tes mains la vase et les tiges de roseaux et des feuilles, tu bouges tes bras et tes mains et les doigts de tes mains et tu sens, aux bouts de trois doigts de ta main gauche, les écailles de la grosse carpe. « Elle est là, je viens de la toucher, ne dites plus rien, ne bougez pas du tout ! », tu sais que tu dois comprendre quelle partie de la carpe est touchée par tes trois doigts, tu comprends que tu dois attraper le poisson à sa tête, en le serrant par ses ouïes, tu diriges ta main droite vers l'endroit où tu gardes le contact avec le poisson, les cinq doigts de ta main gauche touchent maintenant la carpe, les doigts de la droite touchent eux aussi le poisson, tu réalises que tu touches la partie arrière de la carpe, tes doigts se trouvent à quelques centimètres de sa queue, tes doigts avancent dans l'eau et en gardant le contact avec la peau glissante de la carpe, tu sens son dos énorme et tu avances avec tes doigts, tu as le menton dans l'eau, tu serres le poisson de tes deux mains par la tête et tu le sors, lentement, de l'eau, tu le soulèves en le tenant au-dessus de ta tête.

Tous les auteurs gardent leurs droits sur les textes et les images

le journal le persil a 20 ans le journal le persil a 20 ans le journal le persil a 20 ans le journal le persil a 20 ans

Le persil journal, numéro double, juillet 2024, persil 222 - 223

© pour le journal le persil Marius Daniel Popescu
avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse
e-mail: mdpecrivain@yahoo.fr
12 numéros: CHF. 55.-
compte postal: 17 - 661787 - 4

Association des Amis du journal le persil
Président: Dominique Brand
Vice-président: Daniel Vuataz
Secrétaire: Béatrice Lovis; Caissier: Daniel Kamponis
Responsable subventions: Victor Joyet
e-mail: lepersil@hotmail.com
compte postal: 17 - 743406 - 0

Ce numéro a été publié grâce au soutien:
Fondation Philanthropique Famille Sandoz, Fondation Jan Michalski,
Le Canton de Vaud, La Ville de Lausanne, Fondations Associées, Fondation UBS pour la culture.
Imprimé en Roumanie. **Tirage 1000 exemplaires.**